[illegible]
Chapman

W. CHAPMAN

LES QUEBECQUOISES

1876

QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
82, rue de la Montagne

1876

UN SOIR DE MAI

—

A MON AMI J. C. E. B.

Au nuage prêtant la teinte purpurine
De son dernier rayon,
Le soleil est tombé derrière la colline
Qui frange l'horizon.

Sous l'haleine du soir, déjà le jour vacille
Comme un pâle flambeau,
Déjà l'étoile blonde au front du ciel scintille
Comme un riche joyau.

L'air est lourd des parfums de la fleur printanière,
Plein d'un écho charmant.
A la terre le ciel sourit avec mystère
Comme un joyeux amant.

Volant de cime en cime à son frais nid de mousse
Sur le rameau mouvant,
L'oiseau, fou de gaîté, mêle sa voix si douce
A la chanson du vent.

Ici, dans le détour de l'ombreuse vallée
Où la brume descend,
Le ruisseau transparent, sous la verte feuillée,
Gazouille en bondissant.

Là-bas, dans le ravin, l'écumeuse cascade
Sur l'émail des cailloux
Frédonne, avec lenteur, sa fraîche sérénade
Qui monte jusqu'à nous.

Harpe aux accords roulant de colline en colline
Et d'échos en échos,
La cloche de l'église, à la voix argentine,
Chante cent tremolos.

Des buissons, des guérêts, des rochers, de la grève,
Des coteaux, des vallons,
Dans un concert géant, de tous côtés s'élève
Qnelque rumeur sans noms.

De tous côtés s'élève une voix qui soupire,
Qui chante avec l'oiseau,
Une voix qui murmure et répond au zéphire,
Aux hymnes du ruisseau.

Moi, savourant, ému, toute la poésie
D'un soir si merveilleux,
Je me laisse bercer sur ces flots d'harmonie
Qui montent vers les cieux.

Mêlant mon faible accord aux voix de la nature
        Chantant son hozannah,
Dans mon âme ravie, en secret, je murmure
        Un hymne à Jéhovah !

Avec le chant du flot, l'alléluia sublime
        De l'airain du saint lieu,
Le frizelis du vent, la clameur de l'abîme,
        Moi je dis : Gloire à Dieu !

St. François, Beauce, mai 1871.

LE LAC DANS LES BOIS

—

A MON AMI M. J. A. POISSON

> Je veux faire à ton bord un saint pélérinage,
> Revoir tous tes buissons si chers à mon jeune âge,
> Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
> Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.
>
> HÉGÉSIPPE MOREAU.

Salut à toi, beau lac dont la vague indolente
Caresse le velours de la plage ondulante !
Salut, vieille forêt ! Salut, rocs sourcilleux
Qui sur les eaux dressez vos fronts audacieux. !

Avant que des bouleaux la feuille soit fanée,
Je suis encor venu vous revoir cette année,
Car toujours votre aspect réveille, dans mon cœur,
D'un lointain souvenir le fantôme enchanteur,
Rappelle à ma pensée un jour de mon enfance
Beau comme le soleil, doux comme l'espérance !

J'avais treize ans ; Alfred en comptait deux fois sept.

Nous étions arrivés au mois bleu de Juillet,
A ce temps adoré qu'on nomme les vacances,
Où, pour faire oublier ses tristes jours d'absences,
Le ciel à l'écolier prodigue ses faveurs,
L'arbre jette ses fruits, l'herbe donne ses fleurs.

Longtemps Alfred et moi, sur les bancs du collége
Où l'ennui nous faisait, d'une main sacrilège,
Graver mille croquis, peindre mille desseins
Sur nos tables de bois, dans nos livres latins,

Nous avions caressé dans nos cœurs le doux rêve
De venir, mon beau lac, fouler ta large grève,
Nous bercer sur tes eaux aux replis lumineux,
De ton rivage ouïr les bruits harmonieux,
Lancer à tes oiseaux nos flèches aiguisées.
Que de fois, dans le cours des vacances passées,
Nous avions, en secret, fait nos préparatifs !
Mais toujours étaient morts nos rêves trop hâtifs,
Car nos mères brisaient notre mâle courage,
En nous énumérant les dangers du voyage ;
Et, pour faire ajourner ce projet périlleux,
L'aïeul d'Alfred nous fit maints mensonges joyeux.

Un jour que nous lisions, sous la feuillée ombreuse,
De Crusoé perdu la vie aventureuse,
La grille du jardin tout à coup s'entr'ouvrit,
Et, couvert de haillons, un vieillard décrépit,
S'avança droit à nous.... Tous deux nous reconnûmes
Le vieux pêcheur du lac, à son bonnet de plumes,
A sa sacoche énorme, à ses long cheveux blancs
Ainsi que les flocons de la neige croulants.

—“ Mes enfants, nous dit-il, dilatant sa prunelle,
“ Je viens vous annoncer une bonne nouvelle :
“ Vous allez avec moi venir coucher au lac.
“ Préparez votre ligne et votre havre-sac,
“ De tartines gonflez le panier *à tout mettre....*
“ Vos mères, en tremblant, viennent de le permettre ! ”
On m’aurait apporté les trésors du Pérou
Qu’en apprenant cela j’aurais été moins fou ;
Et, déchirant son livre, éperdu, pâmé d’aise,
Notre Alfred entonna soudain *La Marseillaise.*

Comme deux moucherons se disputant du miel,
Nous volâmes bientôt sous le toit paternel
Où nos mères déjà, pour le prochain voyage,
Entassaient dans nos sacs le pain et le fromage.

Les adieux furent longs et les avis grondants.
—Prenez garde, bon vieux, à ces deux imprudents,
Disaient sur tous les tons, à chaque instant, nos mères,
Essuyant de la main des pleurs à leurs paupières.
Et, nous passant chacune un médaillon au cou,
Que nous avions un jour gagné je ne sais où :

—" Enfants, écoutez-nous, comportez-vous en frères,
" N'oubliez pas, ce soir, de dire vos prières....
" Respectez les conseils du pêcheur généreux....
" Ne vous risquez pas seuls sur le lac dangéreux....
" N'allez pas attaquer la bête carnassière ;
" Surtout ne touchez point à l'arme meurtrière ;"
Et, le front empourpré des baisers du départ,
Nous suivîmes tous deux les pas du bon vieillard,
Un bâton à la main, le chapeau sur l'oreille,
Au passage narguant les amis qui, la veille,
S'ébattaient avec nous dans le jardin en fleur,
Maintenant tout jaloux de voir notre bonheur.

Le soleil était chaud, la brise parfumée.
L'oiseau, tourné vers Dieu, chantait dans la ramée.
Mirant son ombre aux flots, à l'émail du gazon,
La nuée à l'azur mêlait son duvet blond ;
Et les ruisseaux, suivant leurs sinueuses pentes,
Emerveillaient les prés, de leurs strophes ronflantes ;
Et les moineaux pillards couraient dans les sillons.
Et les mouches volaient en robes de rayons.

Des coteaux, des vallons, sous le souffle des brises,
Montait comme un concert de rumeurs indécises.
On entendait au lóin les joyeuses chansons,
Les doux ricanements des robustes garçons,
Des enfants enjoués, des brunes jeunes filles,
Se reposant assis sous les fraîches charmilles.
Et nous marchions gaîment derrière le pêcheur,
Et, pris d'enthousiasme et d'une folle ardeur,
C'était à qui des deux porterait sa sacoche.
Et nous riions de voir l'ombre de sa galoche.
Et, nous ressouvenant de nos chants d'écoliers,
Nous chantions, éveillant les échos des halliers.
Et, d'instant en instant, nous retournions la tête,
Pour voir dans le lointain se dessiner le faîte
Du logis paternel que le soleil dorait.
Nous touchâmes bientôt le bord de la forêt.

Sous les bois épais tout était parfums et joie.
Mille bruits s'élevaient du feuillage qui ploie.
Comme d'immenses dais sur nos têtes ouverts,
Les arbres en chantant berçaient leurs rameaux verts,

A notre aspect, volaient les grives, les linottes,
Egrenant dans l'éther leurs chapelets de notes.
Et les vifs écureils, dans les arbres feuillus,
Se queraillaient jetant leurs petits cris aigus.
Et le vent nous soufflait les senteurs les plus douces,
Et nos pieds s'enfonçaient dans le satin des mousses,
Et pour nous abréger du chemin la longueur,
Le pêcheur, remuant la cendre de son cœur,
Nous faisaient des récits merveilleux, fantastiques.
—" Ici, nous disait-il, sous ces pins rachitiques,
" Dans une trappe en bois j'ai pris un ours géant.
" Là-bas, près de ce roc, dans un filet coulant
" J'avais, un jour, surpris un orignal énorme.
" J'ajustai mon mousquet, caché derrière un orme.
" Je tremblais malgré moi.... Bref, l'arme partit mal,
" Et mes balles, au lieu d'abattre l'animal,
" Coupèrent le lacet.... J'eus un frisson de glace....
" Prompt comme l'ouragan, le cerf fendit l'espace."

Déjà depuis longtemps nous marchions tous les trois
A travers les taillis, sous l'arceau des grands bois,

Et, malgré notre ardeur, malgré notre allegresse,
Nous nous sentions un peu gagnés par la paresse.
Sur l'avis du pêcheur, près du tronc renversé
D'un hêtre rabougri par l'orage cassé,
Déposant nos paquets, tous trois nous nous assîmes
Prêtant l'oreille au vent, des bois, ployant les cimes.
Nous restâmes assis durant quelques instants
A l'ombre des sapins aux panaches flottants.
Et, comme nous allions reprendre notre marche,
Tout près, dans un buisson courbé comme une arche,
Le pêcheur nous montra du doigt un nid d'oiseau
Que le vent balançait, comme un frêle berceau.
Sans prononcer un mot, retenant notre haleine,
Nous fûmes près du nid où, recouverts de laine,
Dormaient, pauvres amours, trois petits frais éclos.
Alfred allait saisir le nid des passereaux,
Quand, vivement ému, le vieux prit la parole :
—" N'arrachez pas, ami, de votre main frivole,
" Ces tendres oisillons à leur nid de duvet,
" Car leur mère, au retour, de désespoir mourrait.
" Réfléchissez, songez à la douleur amère
" Qui briserait le cœur de votre bonne mère,

“ Si vous ne deviez plus au logis revenir.”
La leçon était sage. Alors, au souvenir
De nos mères que nous avions si loin laisseés,
Nous sentîmes tous deux dans nos âmes blessées
S’enfoncer lentement comme un fer douloureux,
Nous sentîmes germer des larmes dans nos yeux ;
Et, laissant là le nid,—avec regret,—sans doute,
Tout rêveurs, de nouveau nous nous mîmes en route.

Depuis que nous étions sous les arbres ombreux,
Nous avions bien souvent questionné le vieux.
—Sommes-nous encor loin du grand lac, demandais-je,
Etouffant un soupçon, redoutant presque un piége.
—Arrivons-nous, disait mon jeune compagnon !
Et toujours le pêcheur, riant, repondait : Non !

Et nous marchions encor, tirant un peu de l’aile,
Le vieux manquant de force, et nous manquant de zèle.

Tout à coup,—comme nous allions faire un arrêt,—
Une immense lueur glissa dans la forêt,
Puis, ouvrant brusquement l’orbe de son rivage,
Le lac nous apparut dans sa grandeur sauvage.

Nous poussâmes ensemble un grand cri que l'écho
Répéta mille fois dans un long tremolo.

Nous sentîmes alors renaître notre force.

Quelques instants après, dans son canot d'écorce,
Le pêcheur nous guidait sur le lac enchanté
Que depuis si longtemps il nous avait vanté.

De ses derniers rayons, noyant le front des mornes,
Le soleil se mourait à l'horizon sans bornes,
Et, versant ses lueurs sur le flot qui s'endort,
La lune à l'orient montrait sa corne d'or.
Pas un seul souffle d'air ne ridait la surface
Du lac, à ce moment, uni comme une glace.
Et les bouleaux, penchés en verdoyants arceaux,
Miraient leurs cônes verts dans le miroir des eaux.
Et des troupes d'oiseaux voltigeaient sur les ondes,
Et, par dessus les monts et les gorges profondes

Où l'ombre déroulait déjà son manteau noir,
Montaient les sons lointains de l'angelus du soir.
Et la barque volait sur le flot bleu qui fume,
Découpant derrière elle un long ruban d'écume.

Et le pêcheur chantait de vieux refrains d'amour.

La nuit avait ouvert ses ailes de vautour,
Quand notre esquif toucha le sable du rivage
Où venait s'achever notre pélérinage.
Débarquant nos paquets, nous prîmes un sentier
Serpentant sous les bois, mais au vieux familier.
Bientôt nous atteignions une hutte grossière
Qui s'élève au milieu d'une vaste clairière.
Nous entrâmes. Le vieux, tourmentant son briquet,
Alluma sur la cendre un petit feu coquet
Dont la flamme dora le toit de la cabane
D'où monta la fumée, ouate diaphane,
Puis, souriant, ouvrant nos sacs et nos paquets,
A nos yeux éblouis étala tous nos mets.

Le repas fut joyeux et l'appétit vorace.

Sur un lit de rameaux, bientôt nous prîmes place.
Et, l'œil sur les charbons du feu qui va mourir,
Nous causâmes longtemps avant que de dormir,
Et, pour faire trouver notre couche moins dure,
En veine le pêcheur narra mainte aventure.

Le lendemain matin, quant l'oiseau matineux
Modula sous les bois ses chants mélodieux,
Quand le merle perla ses roulades de flûte,
Sans éveiller le vieux, nous quittâmes la hutte,
Et, comme des marins se moquant du rescif,
Sur les vagues du lac nous lançâmes l'esquif.

Le soleil se levait, et sur l'onde irisée
Déversait par torrents sa lumière rosée.
Des nuages dorés erraient à l'horizon.
Cent bruits harmonieux chantaient à l'unisson ;
La brise en gazouillant caressait le feuillage.
Enivrés des senteurs qui montent de la plage,
Nous ramions en chantant, et, rasant les flots bleus,

Le canot bondissait comme un coursier fougueux.
Nous allions retourner et regagner la grève....
Soudain dans l'air un vent impétueux s'élève,
Et, soulevant ses flots, comme une onde qui bout,
Le lac couche l'esquif comme un frêle bambou.
Alfred, mort de frayeur, sur lui-même s'affaisse ;
Au même instant, je pousse un long cri de détresse.
En un clin-d'œil le vieux sur la plage apparaît.
Par moments le canot à ses yeux disparaît.
Affolé de terreur, il court sur le rivage,
Il hurle comme fait une bête sauvage,
S'arrête, jette l'œil sur le lac en courroux....
Tout à coup sur le sable il se jette à genoux.

....

Sans doute que son ange, à cet instant de fièvre,
Comme un parfum divin, recueillit sur sa lèvre
Son ardente prière et la porta vers Dieu,
Car, un moment après, sur le flot calme et bleu,
Eperdus de plaisir, nous abordions la plage.

Ainsi tragiquement finit notre voyage.

A la chûte du jour, les pieds endoloris,
Les habits en lambeaux, nous étions au logis,
Nous nous jetions au cou de nos mères émues,
Pour nous tendre les bras, sur le seuil accourues.

O mon lac, bien des jours depuis ce jour éteint,
Se sont évanouis dans le passé lointain.
Le vieux est mort, Alfred a quitté la patrie.
Moi j'ai continué de marcher dans la vie,
En cherchant le bonheur, sans le trouver jamais.
Souvent j'ai caressé les plus riants projets,
De mille illusions j'ai bercé ma pauvre âme,
Je me suis enivré de l'amour d'une femme,
Mais toujours, quand j'allais atteindre le bonheur,
L'inexorable sort, dans sa sombre fureur,
Brisait en un instant mes illusions roses,
Et changeait mes plaisirs en désespoirs moroses.
O mon lac ! le jour où, le cœur plein d'innocence,
Je déroulais ma voile au vent de l'espérance,
Pourquoi ne pas m'avoir englouti dans tes eaux ?
Tu m'aurais épargné bien des pleurs, bien des maux ;

Mais, puisque tu n'as pas voulu m'ôter la vie,
Accorde-moi, du moins, la faveur que j'envie :
Lorsque je serai mort, quand des amis en deuil
Auront sous le gazon descendu mon cercueil,
Toi, déchaîne tes flots, hurle comme l'orage,
Mêle ton glas aux glas des cloches du village,
Chante, durant la nuit, un *requiem* géant,
Alors dans mon tombeau moi je serai content !

Octobre 1875.

LE PREMIER DE L'AN 1872.

Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.

I.

**D'où vient cette clameur qui me glace d'effroi ?
Est-ce le tintement du lugubre beffroi ?
Est-ce un sanglot dans les nuages ?
C'est la voix de Minuit, qui va vibrant dans l'air :
Un an vient de s'enfuir, aussi prompt que l'éclair,
Dans la nuit obscure des âges.**

Un an vient de s'enfuir : ne le regrettons pas ;
Il a semé partout tant de maux sous ses pas,
Que le regretter est folie ;
Hélas ! durant son cours, qui de nous n'a pleuré ?
Que n'a senti son cœur un instant ulcéré ?
Qui n'a parfois maudit la vie ?

Oui, combien ont vu fuir leurs rêves les plus beaux,
Oui, combien ont gémi sur le bord des tombeaux,
Ont fait leur dernier sacrifice !
Combien ont vu soudain assombrir leur beau ciel,
Combien de nous ont bu leur éponge de fiel,
On vidé d'un trait le calice !

Ne le regrettons pas : il fut si désastreux ;
Il a fait essuyer tant de malheurs affreux
Aux palais d'or comme aux chaumines.
Ne le regrettons pas ; car a tout l'univers
Sa main n'a prodigué qu'infortunes, revers,
Que catastrophes et ruines.

II.

Irlande ! Irlande ! hélas ! pauvre île de malheurs,
Tu vis encor tes fils les yeux voilés de pleurs,
Déserter ton morne rivage.
Dans le terme sanglant de l'an qui vient de fuir,
Oui, tu continuas de te plaindre et souffrir
Sous la verge de l'esclavage !

Et toi, Pologne, et toi, tes maîtres, tes bourreaux
Ont encore rivé les lourds et froids anneaux
De cette chaîne qui te lie,
Ont encore souri de tes cris de douleurs,
Ont encore, en secret, savouré dans leurs cœurs
Le râle de ton agonie !

Toi, France, le destin a trahi tes enfants,
Il a courbé devant les tigres triomphants
Ton front altier dans la poussière ;

La révolution, cette hydre de l'enfer,
Ainsi qu'un chacal, a, de ses ongles de fer,
Meurtri tes entrailles de mère !

Et toi, qne tu souffris, ô Catholicité !
Ton chef est dans les fers ; il est persécuté
Jusque dans ses saintes doctrines ;
Partout l'impiété t'a vomi ses crachats,
Comme le front du Christ mis à prix par Judas,
A couronné ton front d'épines !

III.

Mais jetons maintenant un voile ténébreux
Sur les jours envolés, sur ces jours si nombreux
De calamités, de détresses....
Tâchons donc d'oublier le douloureux passé ;
Que dans nos cœurs il soit à jamais effacé :
Le présent a tant de promesses !....

IV.

Salut, beau jour doré ! Salut, Premier de l'An !
Toujours, quand tu parais, dans un joyeux élan
Nous saluons ta bienvenue ;
Car alors notre ciel, sombre naguère encor,
Sous ton souffle si pur, devient de pourpre et d'or ;
Car la splendeur est dans la nue !

Comme le naufragé, longtemps perdu sur mer,
A la merci des vents, des flots, du gouffre amer,
Oublie, en abordant la plage,
Tout ce qu'il endura des rigueurs du destin,
Ainsi nous oublions, à ton premier matin,
Que bien des fois gronda l'orage.

Toujours, quand tu parais, jour serein, gracieux,
Un long cri d'allégresse éclate sous les cieux,
De la bouche de l'espérance ;

Car tu fais taire alors toutes plaintes du cœur ;
Car tout vase rempli de l'amère liqueur,
Tu l'arraches à la souffrance !

C'est toi qui viens donner une extase au vieillard !
C'est toi qui viens jeter un souriant regard
A la candide jeune fille !
Qui viens éblouir le jeune ambitieux,
Lui montrant dans la brume un but tout radieux,
Lui montrant l'avenir qui brille !

C'est toi qui viens sourire aux enfants si joyeux,
Qui viens mettre, en secret, dans leurs berceaux soyeux
Mille jouets de toute sorte !
C'est toi qui fais glisser, à la voix du Seigneur,
Dans le taudis du pauvre un rayon de bonheur
Qui le réchauffe et le transporte !

V.

Oui, nouvel an, splendide est ton premier soleil !....
Mais, dans les vastes pans de ton manteau vermeil,
Qu'apportes-tu donc à la terre ?
Viens-tu réaliser nos rêves caressés ?
Viens-tu consoler ceux que la vie a froissés ?
Donner du pain au prolétaire ?

Vas-tu remplir souvent nos cœurs d'émotions ?
Vas-tu bercer encor l'homme d'illusions
Qui lui feront aimer la vie ?
Viens-tu dompter enfin ce servilisme affreux
Qui va toujours fouettant les peuples malheureux ?
Rendre à l'exilé sa patrie ?

Vas-tu faire cesser ces combats applaudis
De partis acharnés, de systèmes hardis,
Qui vont bouleversant le monde ?

Vas-tu mettre une fin au mal qui toujours croit,
Et faire triompher du parjure le droit,
Le soleil de la nuit immonde ?

Viens-tu donner la paix à l'univers entier ?
Au peuple dévoyé montrer le vrai sentier
Qu'une épaisse brume enveloppe ?
Faire taire ces bruits par delà l'Océan ?
Eteindre sous ton souffle, éteindre ce volcan
Qui gronde toujours sous l'Europe ?

Viens-tu briser enfin, ange vengeur du ciel,
Le traître couronné Victor-Emmanuel,
Faire l'Eglise triomphante ?
Ou bien viens-tu courber le front des nations
Sous le souffle brûlant des révolutions
Que si souvent ce siècle enfante ?

Nous apporteras-tu ces guerres, ces fléaux

Qui remplissent de deuil les villes, les hameaux,
Et sèment partout le ravage ?
Seras-tu, nouvel an, l'ouragan vagabond,
Le simoun étouffant dont le vol furibond
Détruit tout sur son noir passage ?

Vas-tu nâvrer les cœurs de tristesse et d'effroi ?
Vas-tu faire pâlir le flambeau de la Foi,
Sous le vent impur qui s'élève ?
Prouver que sous le ciel la vérité n'est pas ?
Prouver que l'homme doit toujours souffrir, hélas !
Que le bonheur n'est qu'un vain rêve ?

VI.

Frères, nul ne connaît le brumeux avenir ;
Ainsi donc, quels que soient nos destins à venir,
D'avance inclinons notre tête,
Et, sans vouloir scruter ce qui vient de là-bas,
Disons ensemble à Dieu : Là-haut comme ici-bas,
" Que votre volonté soit faite ! "

LE SAINT-LAURENT.

A M. J. M. LEMOINE.

Salut, ô fier géant, ô fleuve romantique,
Qui, courant t'abîmer au sein de l'Atlantique,
Reflète dans tes eaux le ciel du Canada,
Le ciel de mon pays enivré d'espérance,
Et qu'aux noms tout-puissants du Christ et de la France,
L'immortel Cartier aborda !

Je t'aime, mon beau fleuve, avec tes grands rivages,
Tes montagnes d'azur et tes forêts sauvages
Dont les dômes hardis semblent percer les cieux,
Avec tes frais vallons, tes riantes presqu'îles,
Tes anses, tes rochers, tes pittoresques îles,
Avec tes hâvres spacieux.

Je t'aime, avec tes prés, tes campagnes fleuries,
Tes villes, tes bosquets et tes blondes prairies
Déroulant à tes pieds leurs manteaux d'apparat ;
Avec tous les joyaux de ta grande nature
Englobant ton miroir dans sa riche ceinture,
De ton golfe au Niagara.

Je t'aime, lorsque Mai vient éployer son aile,
Etaler à mes yeux sa robe solennelle,
Ramener les oiseaux sous les bois enchantés ;
Quand le souffle attiédi des brises odorantes
Dentelle le cristal de tes vagues errantes
Dont la voix dit mille andantes.

Ton nom, mon Saint-Laurent, c'est une mélodie
Comme celle du vent chantant sa rapsodie
Dans les mouvants arceaux de tes grandes forêts,
Comme celle du luth qu'un souffle d'air caresse,
Des maëstros ailés dont le chant plein d'ivresse
Flotte la nuit sur les guérêts !

Ton nom à mon oreille est plus doux et plus tendre
Que les soupirs qu'on croit parfois le soir entendre
Parmi les nénuphares, les joncs et les roseaux,
Que le doux gazouillis de l'enfant qui bégaie,
Que le clapotement de la frèle pagaie
Qui fend en cadence tes eaux !

Souvent, lorsque la nuit déroule son écharpe,
Quand ton flot qui s'endort en caressant sa harpe
Fait entendre à tes bords un chant plein de saveur,
Quand la brise du soir chante son épopée,
Sur quelque étrange roc de ta plage estompée,
Je viens m'asseoir seul et rêveur.

Là, le front dans ma main, la paupière baissée,
Je laisse errer sans frein le vol de ma pensée....
Alors je crois ouïr une voix dans tes flots
Chanter comme un luth d'or à mon âme attendrie
La gloire et les malheurs de ma douce patrie,
Chanter les noms de nos héros !

Parfois mon œil trompé croit voir dans la pénombre
De Wolfe défiler les bataillons sans nombre
Qui déroulent au vent leurs glorieux drapeaux ;
Tantôt je vois Montcalm, dirigeant la bataille,
Tomber au champ d'honneur, criblé par la mitraille,
Comme Roland à Roncevaux.

Parfois j'entends là-bas, au plateau Ste. Foye,
Les clameurs du canon qui laboure et qui broie
Les rangs des régiments, d'une grêle d'obus ;
Tantôt je vois Lévis, au sein de la mêlée,
Sur son coursier de feu, la face échevelée,
Poursuivre les Anglais vaincus.

Tantôt ce sont Raymond, de Beaujeu, d'Iberville,
Bourlamarque, Daulac, de Léry, Jumonville,
Qui passent sous mes yeux, en ébranlant les airs ;
Puis ce sont Lorimier, Chénier, les patriotes,
Que je vois s'avancer au devant des despotes,
Le front ceint d'un bandeau d'éclairs.

Oui, mon fleuve, ton flot est bouillant d'éloquence :
A mon âme sans cesse il parle de la France
Et des hauts-faits qui font son immortalité !....
Roule donc libre et fier en fécondant ta plage,
Et réfléchis toujours la grandiose image
Du drapeau de la liberté !

Mai 1875.

LE VENDREDI-SAINT

—

A M. L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

> Qui pourra désormais, après l'Evangéliste,
> De ce jour du Calvaire éveiller les échos ?
> Quelle voix, quelle voix magnifique et sublime
> Chantera les terreurs des vivants et des morts ?
>
> HENRI BLAZE.

I

Fleuves aux flots gigantesques,
Qui hurlez vos chants dantesques
A vos bords tremblants de peur,
Forêts aux flottantes cimes

Qui bercez sur les abîmes
Vos concerts géants, sublimes,
Dans une immense clameur ;

Ruisseaux dont la voix ailée
Module dans la vallée
Des sons suaves et doux ;
Sources dont l'eau sous la grotte
Où le lichen doré flotte,
Doucement filtre et sanglote
Sur la mousse des cailloux ;

Oiseaux, lyres infinies,
Qui dites vos harmonies
Au sein des sapins touffus ;
Voix des brises modulées,
Dans les branches effeuillées,
Pendantes, échevelées,
Chantant vos refrains confus ;

Rumeurs plaintives et vagues
Qui montez du sein des vagues,
Des poétiques bayous ;
Cris déchirants et sauvages
Qui descendez des nuages,
Foudres, aquilons, orages,
En ce moment, taisez-vous !

Oui, que toute la nature,
Tout ce qui chante ou murmure
Devienne silencieux :
Voici l'heure anniversaire,
L'heure pleine de mystère
Où, pour l'amour de la terre,
Pleurèrent, un jour, les cieux.

II

Un soir,—l'ère moderne était enfin venue,—
Meurtri par les labeurs d'une vie inconnue,
Par la haine des siens le cœur tout ulcéré,
Près du Cédron roulant ses vagues convulsives,

Dans une grotte obscure, au Jardin des Olives,
Un homme s'était retiré.

A genoux et le front penché dans la poussière,
Cet homme murmurait une lente prière
Où se mêlait parfois un long gémissement ;
Car il était écrit, dicté par la sagesse,
Que le Sauveur, hélas ! serait dans la tristesse
Jusques à son dernier moment.

Mais quelles étaient donc les poignantes pensées
Qui mettaient des soupirs sur ses lèvres glacées,
Qui sur son front faisaient ruisseler des sueurs ?
Ah ! c'est qu'il prévoyait dans son âme affaissée
Ce que Jérusalem, cette ville insensée,
Devait essuyer de malheurs.

C'est qu'alors il voyait les crimes de la terre,
Les siècles à venir corrompus par Voltaire,

Par les esprits fameux soudoyés par l'enfer ;
Ah ! c'est qu'il voyait ceux que son amour extrême
Allait bientôt sauver, un jour contre lui-même
Se liguer avec Lucifer.

C'est qu'il savait déjà,—prévisions sinistres,—
Ce qu'auraient à souffrir pour la Croix ses ministres,
Comme le Maître errants, comme lui déjetés ;
C'est qu'il entrevoyait déjà chaque sophisme,
Les funestes effets produits par l'Athéïsme
Au milieu des sociétés.

L'avenir à ses yeux était toujours visible,
L'holocauste toujours lui semblait impossible ;
Des pleurs amers voilaient son regard languissant :
Il ne pouvait se faire à cette ingratitude
Des hommes rachetés, et, dans sa solitude,
Le Fils de Dieu suait le sang.

Pour la deuxième fois, dans sa douleur profonde,
Il allait supplier le Créateur du monde........
Soudain il s'écria le regard vers le ciel,
La résignation empreinte sur sa face :
" Que ta volonté sainte, ô mon Père, se fasse,
" S'il faut que je boive ce fiel ! "

III

La coupe des douleurs venait d'être vidée......
La terre alors sentit des frissons inconnus
Qui coururent bientôt par toute la Judée......
Quelques instants après, et, par Judas guidée,
Une bande sordide avait saisi Jésus.

Quelques instants après, et la foule en démence,
Hurlant comme la voix des vagues en fureur,
Epouvantant les airs, d'une clameur immense,
Le traînait à la cour du Sacrificateur.

Rendu devant Caïphe, on le hue, on l'outrage,
On déchire son cœur, par d'obscènes propos,
On l'accâble de coups, on lui crache au visage,
De là la populace, encore ivre de rage,
Le conduit chez Pilate, au milieu des bravos.

En vain le Gouverneur, sur son trône qui tremble,
Le déclare innocent : pour lui plus de pitié.
Ses bourreaux acharnés répètent tous ensemble :
" *Qu'il soit crucifié ! Qu'il soit crucifié !*

L'arrêt est prononcé : Jésus monte au Calvaire.
Le soleil attristé dépouille ses rayons ;
Les cèdres du Liban agitent leur crinière ;
La nature, entonnant un hymne funéraire,
Semble entrer aussitôt dans des convulsions.

On l'étend sur la croix, tout criblé de blessures,
Dans ses mains et ses pieds on enfonce des clous,

On redouble de cris, on redouble d'injures,
Devant lui, par risée, on fléchit les genoux.

Or, lorsque le gibet fut élevé de terre,
Des ténèbres sans nom s'abattirent des cieux,
Enveloppant le roc d'un immense suaire ;
Le silence se fit comme au fond d'une biére,
Et l'oiseau suspendit son vol audacieux.

Et le Christ expirant, dont la plèbe se joue,
Promenait dans le vague un regard de pardon ;
Et la mère, à genoux dans le sang et la boue,
Se désolait muette en son triste abandon.

Et les gardes, voyant que l'agonie achève,
Marchaient silencieux en regardant la croix......
Tout à coup un grand cri du Golgotha s'élève,
Qui d'échos en échos roule sous les grands bois.

Aussitôt du saint lieu le voile se déchire,
La foudre éclate au sein d'un nuage crevé,
Chaque arbre, chaque flot, chaque rocher soupire,
Le globe entier frémit comme pris de délire :
Jésus rendait l'esprit......le monde était sauvé !

1872.

LES PEUPLIERS DU DOMAINE

Jamais ce souvenir ne peut m'être arraché.
Comme le matelot brisé par la tempête,
Je m'y tiens attaché.

ALFRED DE MUSSET.

Salut, vieux peupliers qui penchez sur la route
Vos longs rameaux feuillus tout chargés de senteurs,
Qui bercez sur ma tête une ondoyante voûte
Toute pleine d'oiseaux chanteurs !

Oh ! j'aime à vous revoir, à l'époque enivrante
Où tout, sous le soleil, d'amour semble gémir !
Oh ! j'aime à vous revoir, quand la brise odorante
Sous ses baisers vous fait frémir,

Car, dans le doux babil de la feuille qui tremble,
Dans la chanson du nid sur la branche bercé,
En extase, je crois ouïr chanter ensemble
Les voix suaves du passé.

Un soir,—vous souvient-il ? à la brise jalouse
Livrant ses noirs cheveux aux anneaux parfumés,
Elle m'avait suivi sur la molle pelouse
Qu'ombragent vos rameaux aimés,

L'oiseau faisait entendre un joyeux babillage....
Le vent disait tout bas un chant plein de douceur....
Nous nous étions assis à l'ombre du feuillage,
Main dans la main, cœur près du cœur.

Nous causâmes longtemps sous l'arceau qui crépite....
Oh ! qu'elle était candide, et comme je l'aimais ! "....
Soir dont le souvenir fait que mon cœur palpite,
Soir, je ne t'oublierai jamais !

Oui, mes vieux peupliers, à l'époque enivrante
Où tout, sous le soleil, d'amour semble gémir,
Oui, j'aime à vous revoir, quand la brise odorante
Sous ses baisers vous fait frémir !

Car, dans le doux babil de la feuille qui tremble,
Dans la chanson du nid sur la branche bercé,
En extase, je crois ouïr chanter ensemble
Les voix suaves du passé !

1871.

LA LEGENDE DOREE

FRAGMENT TRADUIT DE LONGFELLOW.

—

Le clocher de la Cathédrale de Strasbourg.
Nuit et tempête. Lucifer avec les esprits de
l'air essayant de descendre la Croix.

LUCIFER

Hatez-vous ! Hatez-vous ! Déployez votre essor
De condor !
De la flèche abattez, esprits, la croix immense
Qui, pour nous défier, jusques au ciel s'élance !

VOIX.

Nous ne le pouvons pas : les anges et les saints
Tout puissants
Se sont tous abattus des sphères éternelles,
Pour protéger la croix, de l'ombre de leurs ailes !

LES CLOCHES.

Laudo Deum verum !
Plebem voco !
Congrego clerum !

LUCIFER

Plus bas ! plus bas encor ! dans l'orgueilleux beffroi,
Sans effroi
Saisissez-vous enfin des aboyantes cloches,
Et précipitez les là-bas contre les roches !

VOIX.

Toutes tes foudres sont impuissantes pour nous !
Ton courroux
S'évanouit ici, devant le sceau suprême,
Car ces cloches un jour ont reçu le baptême !

LES CLOCHES.

Defunctos ploro !
Pestem fugo !
Festa decoro !

LUCIFER.

Secouez les vitraux, brisez les carreaux peints
Et d'or teints,
Puis éparpillez les comme la feuille morte
Que sur les gazons morts le vent d'automne emporte !

VOIX.

Nous ne le pouvons pas, car l'archange Michel
Qui du ciel
Nous lança dans l'abîme en bondissant de joie,
Sort par chaque fenêtre un glaive qui flamboie !

LES CLOCHES.

Funero plango !
Fulgora trango !
Sabbata pango !

LUCIFER.

Lancez sur le portail qui domine les airs
Vos éclairs !
Saccagez, massacrez la maison de prière,
Puis des tombeaux au vent secouez la poussière !

VOIX.

Nous ne le pouvons pas : drapés dans leurs manteaux
Lourds d'émaux,
Les apôtres sont là, sur le seuil de la porte,
Etalant à nos yeux leur terrible cohorte !

LES CLOCHES.

Excito lentos !
Dissipo ventos !
Paco cruentos !

LUCIFER.

Déception ! Laissez au puissant Destructeur
Ce labeur !
Le Temps, lâches esprits que la peur décourage,
De son aile fera sans bruit ce grand ravage !

VOIX.

En avant, compagnons ! sur les ailes du vent,
En avant !
Et puis, dans notre vol sur les bois et la plaine,
Flétrissons fleurs et fruits, de notre impure haleine !

L'ORGUE ET LE CHANT GREGORIEN.

Chœur.

Nocte surgentes !
Vigilemus omnes !

CARILLON

—

A M. FAUCHER DE ST. MAURICE.

Fragment.

Louisbourg n'était plus qu'un immense décombre.
Ses preux étaient tombés écrasés sous le nombre,
Et des lâches vainqueurs les vaisseaux encombrés
Avaient déjà vomi leurs groupes éplorés
Par de là l'Atlantique écumant de colère
De voir enfin captifs ces rivaux du tonnerre,

Héroïques débris de ce peuple acharné
Dont les exploits avaient si longtemps étonné ;
Et des sommets fumants de la cité guerrière,
Flottait du Léopard la sanglante bannière,
Et la brise du soir, soufflant sur ses débris,
Semblait à chaque instant murmurer : *Vœ Victis !*

Le pays tout entier était à l'agonie ;
Nos soldats avaient beau déployer leur génie,
Etaler leur bravoure aux yeux de l'univers,
Chaque jour apportait quelques nouveaux revers.

Pourtant il nous restait encore l'espérance.

Soudain vers Carillon Abercromby s'avance.
Ses soldats sont nombreux, nombreux comme les flots.
Montcalm en un clin-d'œil rassemble ses héros.
Lévis commande à droite et Bourlamarque à gauche.
Aussitôt l'airain gronde, et la mitraille fauche

Comme des épis mûrs les rangs échevelés.
De tous côtés le feu prend aux murs ébranlés.
Les régiments anglais sont divisés en quatre.
Sur tous les points ensemble ils veulent nous combattre.
Protégés par le feu des Indiens cachés
Sous les arbres épais leur servant de tranchés,
Dans un ordre parfait vers nos murs ils s'avancent,
Ils ne sont qu'à vingt pas. Soudain nos preux s'élancent,
Fondent à flots pressés sur les carrés saxons,
Prompts comme l'ouragan à la cime des monts.
Oh ! quel acharnement et quelle ardeur farouche !
En ce moment les mots se glacent sur ma bouche.
Pour peindre ce combat olympique, géant,
Il faudrait le pinceau du grand peintre flamand.
Tonnant comme la voix de l'Océan qui monte,
Le canon dans les rangs vomit des flots de fonte.
Au souffle du clairon qui fait tressaillir l'air,
Chaque drapeau frémit ; le fer heurte le fer ;
Et les cris des mourants dominent la fanfare.
Ici, c'est un coursier qui se cabre et s'effare.
Là-bas, c'est un vaisseau qui, troué d'un boulet,
Sous les flots frémissants s'enfonce et disparaît.

Tous près c'est un blessé qui sur les morts se traîne.
De longs ruisseaux de sang dégorgent sur l'arêne.
Le ciel est estompé par les feux du combat.
Montcalm s'expose encor comme un simple soldat ;
L'heroïsme enflamme, illumine sa face.
Les guerriers des deux camps sont sublimes d'audace ;
Mais petit à petit l'anglais perd du terrain.
Et bientôt, écrasé por nos soldats d'airain,
Dans la fuite voyant le suprême refuge,
Il retraite en jonchant la plaine d'un déluge
De morts et de mourants dont les lugubres voix
Vont d'échos en échos gronder au fond des bois.

Abercromby, surpris de notre résistance,
Lui qui de nous abattre était certain d'avance,
Ne peut s'imaginer que ce groupe en haillons
Résistera longtemps devant ses bataillons,
Et, d'une noble ardeur l'âme tout enflammée,
A la hâte il refait les rangs de son armée.
Le combat est plus vif et plus terrible encor.

L'aigle qui fend la nue, en son sublime essor,
Est bien moins prompt que l'est l'infanterie anglaise.
Comme fond une paille au sein d'une fournaise,
Sous nos rouges boulets fondent ses bataillons.
En vain Albercromby commande à des lions,
En vain six fois il charge une faible redoute,
Chaque fois nos héros le mettent en déroute.......

....

Mai 1875.

A M. LOUIS-H. FRÉCHETTE

—

IMPROMTU *

....Tout grand homme
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.
BÉRANGER.

Fuyant de ton exil le morose rivage
Où t'avait entraîné la fureur de l'orage,
O grand poète, enfin te voilà de retour
Aux bords enchantés où, rival de Crémazie,
Tu chantais, autrefois, ivre de poésie,
De jeunesse et d'amour.

---

* A l'occasion de son retour des Etats-Unis.

Oubliant le passé, les longs jours de souffrance,
Tu reviens saluer, enivré d'espérance,
Notre beau Saint-Laurent au cours majestueux ;
Tu reviens admirer le ciel de la patrie,
Et fouler, tout rêveur, cette terre chérie
Teinte, hélas ! si souvent du noble sang des preux !

Guerrier de la pensée, à la voix magnifique,
Tu reviens travailler à l'œuvre pacifique
Pour laquelle longtemps tu fus trop méconnu ;
En dépit des clameurs de ce siècle en délire,
Tu reviens caresser les cordes de ta lyre......
Oh ! sois le bienvenu !

Oui, sois le bienvenu, poète à l'âme fière,
Toi dont nous regrettions l'absence volontaire,
Gloire de ton pays que ta muse illustra !......
Ta cause est noble et sainte et ta bouche inspirée :
Accomplis, sans fléchir, ta mission sacrée !....
Et dans nos fastes d'or ton nom resplendira !

mars 1871.

CHUTE DU JOUR

—

De l'anglais de Longfellow.

Le jour fuit : l'ombre vaporeuse
Tombe des ailes de la nuit,
Comme fait la plume soyeuse
Des ailes de l'aigle qui fuit.

J'entrevois les feux du village
Que la pluie à flots pressés bat ;
Et sur mon front un lourd nuage
De tristesse et d'ennui s'abat.

Ami, viens !....fermons les fenêtres,
Et, pour éloigner les soucis,
Laissant là tous les vieux grands maîtres,
Lis-moi quelques nouveaux récits.

Oui, lis-moi quelque humble poète
Dont les chansons partent du cœur,
Et qui, du fond de sa retraite,
Jette un refrain consolateur.

Cherche dans le volume immense
Le beau poème de ton choix,
Puis au doux rythme de la stance
Prête la beauté de ta voix.

Et la nuit deviendra charmante,
Et les sombres regrets du jour
Leveront aussitôt leur tènte,
Ainsi que fait le giaour.

LES AIGUILLONS D'UNE ROSE

—

Qui n'a pleuré ses premiers ans?
LAFON LABATUT.

L'autre soir, je marchais sur la plage déserte,
Perdu sous l'ombre des bouleaux,
Le regard dans les cieux, et l'oreille rouverte
Aux bruits harmonieux des flots.

La mer alors montait : ses vagues étoilées
Berçant des milliers d'alcyons,
Venaient sans bruit lécher les grèves dentelées
Comme des gueules de lions.

Depuis longtemps j'errais.....Tout à coup je m'arrête...
Tout près quelque chose a frémi......
Sous l'arceau d'un buisson je vis la blonde tête
D'un petit enfant endormi.

Pauvre amour! il était couché sous le feuillage,
Tenant dans sa main un hochet:
Un rayon de la lune empourprait son visage:
Sa lèvre entr'ouverte riait.

Pour régaler mes yeux, pour admirer à l'aise
Ce sublime tableau vivant
Qu'eut admiré Titien ou Guide ou Verronèse,
Je m'assis auprès de l'enfant.

Longtemps je contemplai cette tête candide,
Encore ignorante du mal,
Où les soucis n'avaient pas encor mis leur ride,
Les remords leur sillon fatal.

L'aspect de cet enfant que mon regard caresse
Réveillait plus d'un souvenir
Enfoui dans mon cœur nâvré par la tristesse,
N'espérant rien de l'avenir.

Et, pensif, je songeais aux jours de mon enfance,
A cet âge où tout est serein,
A mon printemps rose, où, le cœur plein d'espérance,
Je me moquais du lendemain.

Descendant le sentier de mes jennes années
Oû de rêves je m'enîvrai,
Je foulais sous mes pieds bien des roses fanées......
Soudain, ému, je m'écriai :

" Oh ! il fut un temps où j'ignorais les alarmes,
" Où tout chantait à mon foyer ;
" Mais, maintenant, hélas! je repands plus de larmes
" Qu'il n'en faudrait pour me noyer!......"

J'allais continuer, mais, ouvrant sa prunelle,
Le petit enfant s'éveilla......
Il allait fuir de moi, comme fait l'hirondelle......
Ma voix bientôt le rappela.

En me reconnaissant, il secoua la tête,
Et me parut tout étonné......
Le prenant par la main, à sa mère inquiète
En rêvant je le ramenai.

Mais, depuis ce soir-là, de plus en plus je souffre
Sous l'ongle des regrets cuisants :
La nuit je vois en songe au fond d'un vaste gouffre
Crouler des cadavres d'enfants.

mai 1876.

DOLLARD DES ORMEAUX.

A M. JOSEPH TASSÉ.

Or, on était alors en seize cent soixante.
Le Canada français frémissait d'épouvante
Au nom de l'Iroquois sanglant ;
Car, couvrant, de leurs flots, le vaste territoire,
Les Peaux Rouges semblaient avoir juré de boire
Dans le crâne du dernier blanc.

En vain sous la forêt l'on traquait la peuplade,
En vain, en lui tendant mainte et mainte embuscade,
On la déchirait par lambeaux,

Toujours, comme un serpent, divisé par la hache,
En rampant cherche encor ses tronçons qu'il rattache,
Elle renouait ses anneaux.

De tous les cœurs vers Dieu montait une prière.
A moins que d'écraser la tribu sanguinaire,
La colonie allait mourir ;
Mais, pour tenter enfin cette œuvre périlleuse,
Qui donc allait prêter une main généreuse ?
Une âme française, un martyr

Croyant qu'un prompt assaut, dans un endroit propice,
Peut réduire à néant les plans et l'artifice
Des insatiables bourreaux,
En attendant bientôt des secours de la France,
Des Ormeaux, en avril, sur le fleuve s'élance
Escorté de quelques héros.. (1)

---

(1) Had the spirited commander deferred the departure of the expedition, as he was requested to do, the 500 Iroquois who had ensconced themselves at the islands of the river Richelieu, would have time to be joined by the 500 savages who were coming down the Ottawa, and the blow whould have fallen on Three Rivers and Quebec.

J. M. Lemoine.

Il rencontre aussitôt la bande satanique.
Après un long combat, le soldat héroïque
Défait l'Iroquois infernal ;
Mais ce succès lui fait répandre bien des larmes,
Car il voit expirer ces trois compagnons d'armes :
D'Avignon, Soulard et Duval.

Cependant il poursuit sa course aventureuse ;
Et quand du mois de Mai la brise harmonieuse.
Caressa le sein des forêts,
Il était retranché dans un vieux fort sauvage
Perdu sous les grands bois, tout proche du rivage
Où se déchaîne l'Outaouais.

Là quarante Hurons viennent grossir l'escorte
Que le patriotisme électrise, transporte,
Et que brûle un même désir ;
Là, devant une croix, bercé par l'espérance,
Dollard, au nom du Christ, au nom du roi de France,
Jure de vaincre ou de mourir.

Bientôt les Iroquois, de sang encore avides,
Comme un torrent fougueux croulant des Laurentides,
De leur camp se sont élancés,
Contre l'étroit rempart se sont rués en foule ;
Mais, comme sur le roc vient se briser la houle,
Ils sont aussitôt repoussés.

La fureur des vaincus atteint son paroxisme ;
Avec encore plus de féroce héroïsme
Ils rattaquent sans nul succès ;
Mais, au dedans du fort que la mitraille crible,
Il est un ennemi plus traître et plus terrible :
La soif dévore les Français.

Pour se désaltérer, ils n'ont qu'une eau bourbeuse ;
En vain, à la faveur de la nuit ténébreuse,
Ils veulent franchir les remparts
Pour se ravitailler aux eaux de la rivière,
Ils tombent foudroyés, ils mordent la poussière,
Sous une avalanche de dards.

APRÈS LE BAL

—

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
VICTOR HUGO.

Eparpillant ses plus beaux accords dans l'espace,
L'orchestre s'était tû : le bal allait finir.
Le matin approchait, la danse semblait lasse,
Et chaque lustre d'or commençait à pâlir.

Déjà, pour nous quitter, plus d'une enfant rieuse
Sur son épaule avait rejeté son manteau....
Tout à coup, sous les doigts d'une pâle danseuse,
Le clavier palpita comme une aile d'oiseau.

Puis une voix monta de la salle dorée :
La foule, en l'entendant, ressentit un frisson :
Par cet écho du ciel éblouie, enivrée,
Tremblante elle écoutait ce sublime unisson.

Tout ce que les flots bleus qui caressent la plage,
Tout ce que les oiseaux qui chantent dans les nids,
Tout ce que les zéphirs qui bercent le feuillage,
Ont de plus caressant dans leurs chants infinis,

Tout s'était convié, dans un concert étrange,
Pour chanter par sa bouche et sous ses doigts hardis,
Pour faire, ce soir-là, de cette femme un ange,
D'un des salons du bal presque le Paradis.

D

Et les danseurs tout bas se disaient : " Qu'elle est belle !
" Quel charme dans sa pose, et quel feu dans son œil !"
Bénissant dans mon cœur tous ceux qui parlaient d'elle,
J'étais devenu fou de plaisir et d'orgueil.

Oubliant que le sort peut briser dans ses serres
Nos illusions d'or et nos rêves charmants,
Plongé dans l'idéal, l'âme dans les chimères,
A chaque instant j'avais des éblouissements.

Soudain la voix cessa de prodiguer l'ivresse,
Et l'instrument divin suspendit son accord :
Un cri d'enthousiasme acclama la prêtresse....
Elle ne chantait plus, moi j'écoutais encor.

J'étais alors heureux autant que l'on peut l'être ;
Mais à peine, ô regret ! quelques jours ont passé,
Que je sens le malheur qui pèse sur mon être,
Et que je la maudis dans mon cœur insensé.

Fev. 1872.

LA VENGEANCE HURONNE

A MON AMI LÉON LORRAIN.

Nous sommes sur les bords du Saguenay sauvage.
Il est nuit. Caressant le sable du rivage,
Des baisers de son flot, le grand fleuve s'endort,
Et le vent parfumé des solitudes vierges,
Soufflant légèrement dans les bouleaux des berges,
Chante comme une harpe d'or.

Comme un boulet d'argent, comme un ballon d'opale,
La lune à l'horizon verse son reflet pâle
Sur la mousse des bois, dans les nids des oiseaux,
Et, comme pour lui faire un cortége de reine,
Chaque étoile, allumant sa torche aérienne,
Mire ses lueurs dans les eaux.

Nul bruit dans la forêt ne trouble le silence
Des arbres assoupis dont l'ombre se balance
Dans les plis lumineux du courant argenté ;
Seul, d'instant en instant un cri de bête fauve,
Ou le chant d'une grive ou le vol d'une mauve
Fait tressaillir l'immensité.

II.

Mais quelle est cette forme indéfinie et vague
Qu'on apperçoit, là-bas, sur l'azur de la vague ?.....
Elle avance.... on dirait un canot indien,....
Mais aussi c'en est un que la nuit environne :
Il porte dans ses flancs une jeune huronne
Avec un trappeur canadien.

Où vont-ils donc ? Fuyant le wigwam de son père
Maudissant lés enfants de la race étrangère
Qui chasse dans ses bois, la belle Sidéra
A suivi son Louis, l'objet de tous ses rêves,
Et tous deux vont cherchant sans repos et sans trêves
Un prêtre qui les bénira.

Nonchalamment couchée au fond de la pirogue,
L'Indienne sommeille, et, chantant son églogue,
L'onde amoureusement la berce sur son sein,
Et la brise de mai, rafraîchissante haleine,
Joue avec ses cheveux dont les tresses d'ébène
Trempent daus l'eau comme à dessein.

Poussé par l'aviron de l'homme au blond visage,
Derrière lui laissant à peine un blanc sillage,
Comme un vol de pluvier l'esquif de bouleau fuit;
Cependant tout à coup il a changé de route ;
Il s'approche du bord d'où tombe goutte à goutte
Les douces larmes de la nuit.

Ils abordent enfin sur des mousses fleuries.
Amassant du bois mort et des feuilles flétries,
Au pied d'un hêtre énorme ils allument un feu,
Et puis sur un lit fait de soyeuses fourrures,
Ils se couchent tous deux mêlant leurs chevelures
Sous l'œil limpide du ciel bleu.

III

Oh ! quel charmant duo caché par les bois sombres !
Le brasier, projetant sur les rameaux leurs ombres,
Leur donnait un éclat étrange et surhumain ;
Ils se parlaient tout bas, d'une voix argentine,
Et parfois un soupir soulevait leur poitrine,
Et leur faisait serrer la main.

Quelquefois ils avaient des moments de folie,
Et l'enfant des forêts, étalant l'ironie
Du petit mocassin chaussant son pied mignon,

S'éclatait, en voyant l'étrange silhouette
Des souliers de Louis, qui tout près se reflète
Sur le velours vert du gazon.

Puis, un instant après, ils devenaient moroses ;
Car ensemble ils songeaient que toujours sous les roses
Il est des aiguillons qui peuvent nous blesser,
Que souvent le serpent parmi les fleurs se vautre.....
Alors ils se pressaient dans les bras l'un de l'autre,
Et se pâmaient dans un baiser.

IV.

Abîmés qu'ils étaient sous le poids de leurs songes
Berçant leurs cœurs si purs, de leurs roses mensonges,
Ils avaient oublié le brasier presque éteint.
Le chasseur se leva pour remuer la cendre :
Comme il allait s'asseoir, il crut alors entendre
Le bruit d'un pas dans le lointain.

Dans sa veine un frisson jeta son froid de glace ;
Mais, pour mieux s'assurer, il déserta sa place,
Fit quelques pas..... mais tout dormait dans la noirceur.
—" Tu deviens fou, lui dit la fille des savanes,
" C'est le vent secouant les branches des platanes
" Qui vient de te donner la peur ! "

Louis hocha la tête et se rassit près d'elle,
L'esprit tout obsédé d'une frayeur mortelle,
Le front brûlant, et l'œil scrutateur et distrait.
Soudain un nouveau bruit a rompu le silence.....
Et puis tout près un coup de feu sinistre, immense,
Réveille en sursaut la forêt.

En l'entendant, tous deux s'élancent vers la plage ;
Mais ils cherchent en vain à travers le feuillage.....
Triste déception ! le canot n'est plus là.
Pour la sauver, l'amant prend dans ses bras l'amante,
Comme autrefois Chactas, courant dans la tourmente,
Portait sur son sein Atala.

Comme le cerf atteint par la flèche sifflante,
Dans sa course suivi d'une meute hurlante,
Le coureur des bois va d'un pas mal assuré,
Et, pour ne pas blesser l'enfant évanouie,
Il n'avance qu'avec une peine inouie
Au travers de l'épais fourré.

Mais ses forces bientôt trahissent son courage ;
Laissant tomber la vierge, il se jette à la nage ;
Mais, comme il va toucher le bord où l'espoir luit,
Un second coup de feu fait trembler le rivage,
Puis aussitôt le fleuve avec un cri de rage
Referme sa vague sur lui.

V.

Quand l'Indienne ouvrit sa paupière rougie,
Et qu'elle s'éveilla de cette léthargie
Qui lui cachait encor la mort de son amant,

Comme pour le toucher, étendant sa main brune,
Elle vit un vieillard à ses pieds, sur la dune,
Et qui pleurait amèrement.

Se croyant le jouet d'un rêve fantastique,
Elle n'osa parler. Dans sa pose extatique,
On eût dit du sommeil le génie enchanteur.
Mais tout à coup elle a reconnu son vieux père,.....
Comme l'oiseau tremblant sous l'œil de la vipère,
Elle frissonna de terreur.

L'Indien, promenant son œil hagard, farouche,
Sur la fatale enfant assise sur sa couche,
Au brasier alluma l'écorce d'un bouleau,
Puis, s'avançant vers elle, il dit : " Tu vas me suivre "!
Et la vierge, marchant comme fait la femme ivre,
Le suivit sur le bord de l'eau.

VI.

Là-bas, sur un rocher dont l'orgueilleuse cime
Pend comme une aire d'aigle au dessus d'un abîme,
D'un pied nerveux et sûr le huron est monté
Entraînant Sidera mourante, exténuée....
La lune, à ce moment, derrière une nuée
Dérobe sa douce clarté.

A voir là ce jongleur debout, la tête nue,
L'œil errant tour à tour de la vague à la nue,
Semblant remercier le dieu qui le guida
Où sa vengeance vient de faire une victime,
On dirait Ségenax qui pleure sur le crime
De la druidesse Velléda.

Tout à coup relevant, d'une main délirante,
Sa fille infortunée à ses genoux mourante,
Il attache à son pied un énorme caillou,

Et puis, tendant son bras sur le gouffre de l'onde,
Il parle, et ses accents, sous la forêt qui gronde,
Se mêlent aux cris du hibou :

VII.

“ Fleuve, te souvient-il des jours de mon enfance,
“ De ces jours où, le cœur débordant d'espérance,
“ J'aimais à m'enfoncer sous l'ombre des sapins,
“ Quand mon aïeul, armant mon bras d'un arc de frêne,
“ M'emmenait, au printemps, chasser l'ours ou la renne
“ Qui venait boire à tes bassins ?

“ Te souvient-il du temps où, libre comme l'aile
“ Des oiseaux, ma peuplade, aux manitous fidèle,
“ Comptait autant de fils que tu comptes de flots ?
“ Du temps où, désertant ta nappe transparente,
“ Nos guerriers s'endormaient, sous l'ardeur enivrante
“ Du soleil, dans tes verts îlots ?

" Hélas ! depuis le jour où les Pâles-Visages
" Sont de leurs grands canots descendus sur nos plages,
" Tout a changé pour nous ; et la feuille des bois
" Cache de nos sentiers la trace décroissante,
" Et de notre tribu, jadis toute puissante,
" Bientôt va s'éteindre la voix !

" Ne pouvant supporter leur arrogance extrême,
" J'avais fui jeune encor ces hommes au front blême
" Qui tremblent attachés au poteau de la mort ;
" J'avais planté bien loin ma cabane coquette,
" Et seul l'aigle des monts connaissait ma cachette
" Sous les vastes forêts du nord !

" Je vivais isolé, la tristesse dans l'âme,
" Trouvant le miel sans goût et le soleil sans flamme ;
" Mais, un jour, tout changea : dans son vol triomphant,
" Le bonheur tout à coup s'abattit sur ma tente :
" Ma compagne, depuis bien longtemps dans l'attente,
" Me mit dans les bras une enfant.

" Oh ! dans son frais berceau que ma fille était belle !
" Qu'elle était belle à voir pendue à la mamelle
" Comme l'abeille d'or à la lèvre des fleurs !
" Comme sa voix d'oiseau caressait mon oreille !
" Comme je m'attristais, quand, dans mes nuits de veille,
" Son œil si pur versait des pleurs !

" Mais mon enfant grandit !... Un jour que la tempête
" Faisait aux bois courber et relever la tête,
" Un chasseur blanc entra sous mon toit interdit :
" Je le reçus au coin du feu de ma cabane.......
" Hélas ! j'eusse mieux fait de lui broyer le crâne,
" De mutiler son corps maudit ?

" Sans ce démon, ainsi que l'onde claire et douce
" D'un ruisseau paresseux chuchottant sur la mousse,
" J'aurais vu de mes jours le courant ombragé...
" Mais cependant, malgré la douleur qu'il ma faite,
" Oui, malgré mon malheur, j'ai l'âme satisfaite,
" Car je suis a demi vengé !

" Car ma main en a fait une facile proie,
" Car celle dont le front sous ma colère ploie,
" Indigne de revoir mon wigwam désolé
" Où le chagrin tuèra la malheureuse veuve,
" Va rejoindre bientôt son ament que le fleuve
" Dans son froid linceul a roulé ! "

VIII

Il dit, et, saisissant sa seconde victime,
En hurlant il la lance au milieu de l'abîme
Qui pousse en l'empoignant comme un cri de pitié....
Mais l'enfant aussitôt revient sur l'onde amère :
La pierre en tombant a dénoué la lanière
Enroulée autour de son pied.

Elevant son regard noyé par l'agonie
Sur le vieillard dont l'œil tout rempli d'ironie
Perce l'obscurité comme un ardent tison,

Elle s'écrie alors, d'une voix convulsive :
" O....mon....père....pardon !...."et l'écho de la rive
Redit dans le lointain : " Pardon "!

En attendant ces mots que sa fille lui jette,
L'homme des déserts sent une lame secrète
S'enfoncer dans son cœur devenu généreux :
N'écoutant que la voix du remords, il s'élance :
Il est trop tard : le flot, fermant sa trappe immense,
La fait disparaître à ses yeux !

Quittant, d'un pas distrait, les flots frangés d'écume,
L'homme, devenu fou, retourne au feu qui fume,
Et là contre son cœur ajuste son mousquet ;
Aussitôt dans la nuit un brûlant éclair passe,
Un fracas formidable éclate dans l'espace,
Et puis tout s'efface et se tait.

IX

A quelque temps de là, côtoyant le rivage,
Deux voyageurs montés sur un canot sauvage,
Virent au pied d'un roc où le fleuve bruit
Deux cadâvres qu'avaient déposés là les ondes :
C'étaient les deux amants qui dans les algues blondes
Dormaient leur éternelle nuit.

Dans le sable creusant à l'aide de leurs rames,
Ils les mirent tous deux à l'abri de la lame,
A l'ombre d'un sapin aux rameaux longs, flottants ;
Puis, plantant une croix sur leur fosse remplie,
Le front dans la poussière, et l'âme recueillie,
Ils prièrent là bien longtemps.

Et l'on dit qu'aujourd'hui, quand la brise est muette,
Le touriste, en rêvant le soir sur la dunette
Des grands palais flottants qui longent les galets,

Voit au-dessus du fleuve où l'étoile s'allume,
Deux fantômes charmants qui valsent dans la brume,
Mêlés aux jeux des feux-follets.

Et l'on dit que parfois, dans les nuits de l'automne,
Quand la rafale dit son refrain monotone
Et courbe des forêts les fronts échevelés,
Le passant croit ouïr comme une voix humaine
Et le bruit incessant de quelque énorme chaîne
Fouettant les rochers ébranlés.

mai 1874.

COUCHER DE SOLEIL

—

A MON AMI W. B. DE LÉRY.

If thou art worn and hard beset
With sorrows that thou wouldst forget.
If thou wouldst read a lesson that will keep
Thy hearth from fainting and thy soul from sleep,
Go to the woods and hills!—

LONGFELLOW.

L'autre soir, sur le pic dont les flancs de calcaire
Ombragent ton manoir,
Pour chasser de mon cœur l'ennui, pour me distraire,
J'étais allé m'asseoir.

Le soleil se couchait, et son grand disque chauve,
Se mirant au flot bleu,
Filait à l'horizon doré d'un reflet fauve,
Comme un boulet de feu.

Les champs lançaient alors des milliers d'étincelles
Et, dans le lointain d'or,
Les blés mûrs mollement berçaient leurs tiges frêles
Au vent de Messidor.

La rivière, à mes pieds, roulant des flots de braise,
A voix basse jasait;
De chaque vître au loin, comme d'une fournaise,
Un éclair jaillissait.

Jamais panorama plus grand et plus sublime
Ne peut aux yeux s'offrir,
Et l'esprit du vertige, errant sur cette cime,
Me faisait tressaillir.

Chaque objet chatoyait. On eût dit,—ô merveille !
Que l'ange Ithuriel
Avait éparpillé tout l'or de sa corbeille
Aux quatre vents du ciel !

Soudain je m'écriai d'un ton qui toujours hausse,
Mais le front abattu :
" Pour admirer encor les beautés de la Beauce,
" Ami, quand reviens-tu ?

Août 1875.

A MON AMI CHARLES LANGELIER

—

SONNET.

Parce que quelquefois je suis seul au rivage,
Errant au bord de l'onde, et rêveur et distrait,
Ne va pas, mon ami, me croire un cœur sauvage,
Un cœur blasé pour qui rien n'a le moindre attrait.

Fuyant sans bruit la foule et son vain babillage,
Je vais m'entretenir avec le flot discret,
Enivré des senteurs qui flottent sur la plage,
A la brise je vais confier maint secret.

Et lorsque j'ai longtemps choyé mon plus beau rêve,
Quand j'ai gravé des mots au sable de la grève,
Quand j'ai, d'un œil ardent, sondé l'immensité,

Je reviens au logis où je reprends ma lyre,
Où, l'oreille tendue à la voix qui m'inspire,
Je chante Christ et Liberté.

1873.

CELINE

POUR L'ALBUM DE MON AMI P. T.

Céline avait seize ans, et jamais Raphaël,
Cherchant son idéal, le regard vers le ciel,
N'avait rêvé beauté plus candide et plus pure ;
Elle avait tout reçu des mains de la nature,
Mais la fortune avait pour elle fait défaut,
Car elle ne gagnait, hélas ! que ce qu'il faut
Pour faire honnêtement vivre sa vieille mère,
Ayant, dès son berceau, perdu son pauvre père.

Elle était à cet âge où tout, sous le soleil,
Brille, chante et sourit, où tout est pur, vermeil,
A cet âge où le cœur, choyant ses songes roses,
Se complaît à rêver l'éternité des roses.
Contente des deniers que donne le labeur,
Elle n'enviait pas aux riches leur bonheur.
Elle aimait.....à l'amour tout se bornait pour elle :
Elle avait dans son âme une vive étincelle
De ce foyer sacré qui brûle dans les cieux.
Bien des fois elle et lui, d'un pas silencieux,
A la brunante allaient sur le bord du rivage
Ouïr le râlement de la houle sauvage,
Ou bien encor couraient s'égarer au bosquet
Faire de toutes fleurs quelque rare bouquet,
S'enivrer des parfums des brises modulées,
S'asseoir sur le gazon, à l'ombre des feuillées,
Chercher, tête baissée, un petit nid d'oiseau,
Graver leur chiffre au tronc d'un arbre dont l'arceau
Les dérobait aux yeux de la foule indiscrète.
Ils avaient le bonheur, et leur âme distraite
Se berçait sans soucis sur les flots inconstants
De leur jeunesse en fleur, de leurs premiers printemps.

Mais, comme tôt ou tard chaque enfant d'Eve souffre,
Pour Céline soudain s'ouvrit un large gouffre
Où furent s'engloutir tous ses rêves dorés,
Tous ses projets d'amour en lambeaux déchirés,
Ainsi que, dans un lac qui soulève ses ondes,
D'un arbre dévasté roulent les feuilles blondes,
Comme par l'ouragan si souvent arrachés
Les petits nids de mousse aux branches attachés.

Un jour, Alfred cessa de revoir sa Céline.
Oubliant les serments de son âme enfantine
Et séduit par l'espoir de monceaux d'écus d'or,
Il avait délaissé son ange, son trésor,
Pour s'attacher le cœur d'une autre jeune fille
D'une haute naissance et de riche famille.
C'en était trop : ce coup de lâche trahison
De Céline trompée emporta la raison.
Dès lors elle resta morose et sans parole,
Et, la voyant ainsi, l'on disait : "Pàuvre folle !"
Elle continuait pourtant à travailler
Chez les autres le jour, le soir à son foyer,

Et le peu que donnait encor sa broderie
Chassait comme autrefois la sombre pénurie.

Une nuit, au-dehors la tempête hurlait,
Sous les vents effrénés chaque logis tremblait,
Et, tordant leurs cheveux, comme pris de démence,
Les bois semblaient souffler dans quelque trompe immense;
Et les pleurs infinis de Novembre mourant
Changeaient en un-clin-d'œil chaque rue en torrent.
Pas un seul astre d'or au ciel blafard et morne
Ne perçait de ses feux l'obscurité sans borne ;
Seul, d'instant en instant, rayant l'immensité,
Un éclair dans l'espace égrenait sa clarté.
L'heure était avancée, et la ville en silence
Dormait sous le regard du Dieu plein de clémence ;
Et le pavé désert ne rendait aucun bruit ;
Pas un être vivant ne marchait dans la nuit......
Mais que dis-je? une femme, une forme mignonne
Cheminait affrontant la rafale d'automne,
La pluie à flots pressés déroulant ses cheveux,
De son buste inondant les contours gracieux.

Déjà depuis longtemps elle allait devant elle,
Sans retourner la tête ou lever la prunelle.
Soudain, devant le seuil d'un logis somptueux
D'où s'élevaient des chants, des cris tumultueux.
La femme arrêta : la femme...... c'était Céline
Qui bravait vers minuit le vent et la bruine
Et que le désespoir poussait au mauvais lieu.
Elle hésitait......son œil brillait comme le feu.
Avant que de frapper à la porte maudite,
Penchant son front ainsi que quelqu'un qui médite,
Elle porte la main à son sein palpitant,
De son corsage tire un ruban éclatant
Qu'elle presse aussitôt sur sa brûlante lèvre
Qu'on défleurie, hélas ! l'insomnie et la fièvre.

Et la foudre tonnai à hl'orizon lointain.
Et dans le noir tripot l'orgie allait son train.

Elle hésitait toujours......Tout à coup, ô mystère !
Ebranlant tout les toits, un grand coup de tonnerre

Retentit, puis un corps sur le pavé roula.
Dans la maison infâme un frisson circula.
Plus d'un baiser mourut sur des lèvres tremblantes,
Maint anneau se brisa des danses chancelantes.

La tempête bientôt se tut, ivre de rage,
Et la lune perça la frange d'un nuage.

Quelques instants après, vers l'heure du matin,
Deux gendarmes passant, un falot à la main,
Apperçurent l'enfant gisante sur la pierre.

Ses doits glacés pressaient encore un scapulaire.

Juillet 1874.

OCTAVE CRÉMAZIE

—

A MON AMI ARTHUR GLOBENSKY.

Tout poète, ici-bas, souffre depuis Homère.
MÉRY.

La grande Poésie avait touché sa tête,
Et dans son âme avait déversé tous ses feux ;
Comme Ossian chantant debout dans la tempête,
Hardiment il chantait les exploits des aïeux.

Tout s'immortalisait en passant par sa stance :
Son vers audacieux lui servait de burin ;
Et les sons de son luth, tout bouillants d'éloquence,
Faisaient frémir les cœurs comme un clairon d'airain.

Devant lui s'étalaient de roses perspectives.
Pas un nuage noir n'estompait son beau ciel ;
Des cris d'enthousiasme, éclatant sur nos rives,
Sans cesse applaudissaient le poète immortel.

Mais, un jour, le destin le prit dans sa tenaille,
Lui déchira le cœur, et l'abreuva de fiel,
Puis, le foulant au pied, comme on foule une paille,
Alluma dans son âme un remords éternel.

L'orage l'emporta bien loin de sa patrie
Qui se couvrit de deuil et tristement pleura,
Loin du sol qu'il aimait avec idolâtrie,
Et que jamais peut-être il ne refoulera.

Et les vieux guerriers morts, qu'avaient chantés sa lyre,
La nuit de son départ, quittèrent leurs tombeaux,
Et, rassemblés au bord du grand fleuve en délire,
Firent entendre au loin de lugubres sanglots.

Oh ! quel deuil maintenant pour cette âme si haute,
Quel chagrin pour ce cœur que nul n'a consolé !
Comme est toujours cuisant le regret de sa faute,
Comme est amer et dur le pain de l'exilé !

Ne plus jamais ouïr la voix de ceux qu'il aime,
Ne plus voir le beau ciel qu'il nous faisait chérir,
Ne pouvoir se nommer, rougir de son nom même,
Ne plus toucher son luth....Bon Dieu ! qu'il doit souffrir !

Et puis, pour ajouter à ses douleurs amères,
Tous ses vieux souvenirs s'éveillent dans son cœur,
Et ses rêves dorés et ses roses chimères
Etalent sous ses yeux leur fantôme moqueur.

Et, dans ses nuits, toujours quelque terrible songe
Tourmente son esprit déchiré par l'affront......
Quand donc cessera-t-il de boire son éponge ?
—Quand la mort, qu'il appelle, aura broyé son front.

Alors luira pour lui la sainte délivrance :
L'Océan nous viendra rapporter son tombeau,
Viendra réaliser sa suprême espérance......
—Pour ceux qui survivront, que ce jour sera beau !

Alors, dans son cercueil, sous son froid mausolée,
Ses os tressailleront de joie et de bonheur,
Car il viendra d'entendre une fanfare ailée
Annonçant dans les airs le grand jour du Seigneur !

Car l'ange du pays, à genoux sur sa tombe,
Aura laissé tomber de son luth couronné
Ces mots plus caressants qu'un soupir de colombe :
" Poète, dors en paix !....ton crime est pardonné !

1876.

LE MONUMENT SAINTE-FOYE

—

A M. OSCAR DUNN.

Là toute inimitié s'efface sous la pierre.
Le dernier souffle éteint la haîne dans les cœurs,
Et le vent des vaincus y mêle la poussière,
A la poussière des vainqueurs.

LAMARTINE.

I.

Salut à toi, salut, ô modeste colonne,
Qui portes sur ton front le torse de Bellone,
Dont l'humble chapiteau fait courber le passant,
Parle au cœur du poète, avec tant d'éloquence,
Et devant lui déroule une épopée immense
Ecrite un jour avec du sang !

Toujours j'aime à venir, sous un ciel sombre ou rose,
Fouler le gazon où ton pied d'airain repose,
Jadis témoin de tant de bravoure et d'efforts ;
Car là je crois ouïr, dans mes moments d'extase,
Indécise rumeur qui monte de ta base,
La voix de tous nos héros morts ;

Car, comptant un par un tous nos titres de gloire,
Sur ton socle je lis toute la belle histoire
De mon pays pour qui j'ai souvent maint souci ;
Car, dans la voix du vent, dans l'hymnes des fontaines,
Dans le chant des oiseaux, dans les rumeurs lointaines
Du farouche Montmorency,

Je crois ouïr le bruit du clairon des alarmes,
Les éclats du canon, le cliquetis des armes,
Des fiers triomphateurs les cris victorieux
Dont les échos lointains exaltent ma pensée,
Ouïr les plus beaux chants de la sainte odyssée
De notre passé glorieux !....

II.

Plus d'un siècle avait fui depuis le jour néfaste
Où l'immortel Cartier joyeux, enthousiaste,
Toucha nos bords fleuris, pour la première fois,
Où l'Etendard Sacré, flottant sur ce rivage,
Remplit d'émotions l'indigène sauvage
Et fit tressaillir nos grands bois.

Depuis longtemps Québec dressait sa tête altière :
Stadacona dormait dans l'oubli légendaire.
Déjà le sol avait du soc subi l'affront,
Et, sous le crucifix de nos missionnaires,
Les farouches enfants des forêts centenaires
Avaient enfin courbé le front.

Bien des fois, sous le ciel de la jeune Amérique,
Le colon canadien, le soldat homérique,
Avait quitté ses champs, pour voler aux combats ;
Mais toujours le triomphe avait suivi la lutte,
Chaque fois il était revenu dans sa hutte,
Avec des lauriers sous ses pas.

En vain leurs ennemis, plus forts qu'eux par le nombre,
Avaient cent fois tenté de faire entrer dans l'ombre
Nos vaillants défenseurs et leur noble drapeau,
Avaient cent fois tenté de forger une chaîne :
Dans ces jours orageux toujours l'énorme chêne
Tomba plutôt que le roseau.

Parfois, lorsque le sort inconstant et sévère
Semblait vouloir trahir les preux que je révère,
Une voix leur soufflait : Courage ! je suis là !....
Et l'ange du pays dans l'éternelle aurore
Inscrivait : *Oswego !* deux noms plus grands encore.
Carillon ! Monongahéla !

Mais l'heure approchait où, pour payer l'avanie,
D'un monarque, la France allait être punie.
La mesure était comble et devait renverser ;
Chaque victoire était pour nous infructueuse ;
L'orage s'apprêtait : son aile impétueuse
Allait bientôt nous terrasser.

III.

Enfin l'heure sonna. Trompant la vigilance
Des grenadiers français trop pleins de confiance,—
Marchant à la faveur de la plus sombre nuit,
Wolfe, à l'aube, a rangé ses troupes en bataille,
Brûlantes du désir d'affronter la mitraille,
Ivres de vengeance et de bruit.

Surpris par lui, Montcalm, à cette heure funeste,
Sous ses drapeau rassemble à la hâte le reste
De ses braves lutteurs épargnés par le sort,
Et puis, encourageant les cœurs, de sa parole,
Sur son coursier plus prompt que l'ouragan, il vole
Où s'étend l'aile de la mort.

La trompette a sonné. Comme un vaste incendie,
En hurlant la mêlée, en un-clin-d'œil grandie,
Etreint les régiments dans un cercle de feu ;
Le canon aux abois crache des flots de soufre,
Et la plaine soudain devient un large gouffre
Caché sous un tourbillon bleu.

Déployant dans les airs ses ailes enflammées,
Voilé par un brouillard, l'archange des armées
Semble lutter pour nous ; mais tout-à-coup, hélas !
Il a tourné les yeux vers la horde étrangère.......
Au même instant Montcalm a fermé sa paupière
Sous le doigt glacé du trépas.

C'en est fait : par la force et le nombre pressée,
Notre armée héroïque est enfin écrasée,
Et Wolfe expirant voit vaincre sa légion.
De ce moment la France enlève à sa couronne
Le plus riche joyau qui maintenant rayonne
Au diadème d'Albion.

IV.

Près d'une année a fui. Sur cette même plaine
Qui vit fuir les géants dont ma pensée est pleine,
Un combat olympique est encore engagé.
D'un côté, c'est Murray, l'illustre capitaine,
De l'autre Lévis qui veut, dans sa noble haine,
Que l'honneur français soit vengé.

Choc sanglant ! Des soldats de l'une et l'autre armée,
On dirait des démons à travers la fumée,
Tant leurs élans sont grands, leurs coups audacieux ;
Voulant vaincre à tout prix, ils vont le front fantasque,
Et leurs cris prolongés volent dans la bourrasque,
Et s'élèvent jusques aux cieux.

Et, joignant ses rumeurs à leur clameur farouche,
Le bois voisin se plaint sous le vent qui le couche,
La foudre retentit ainsi qu'un lourd marteau ;
Et le ciel en courroux, ouvrant ses catar actes,
De ce drame, voulant cacher les derniers actes,
Inonde l'immense plateau.

Mais quel bruit tout a coup a vibré dans l'espace,
Plus fort que l'aboiement de l'ouragan qui passe,
Et plus doux qu'un soupir de feuille qui bruit ?
Est-ce la voix.... Bravo ! c'est un cri de victoire....
Pour la France adorée, aux fastes de l'histoire
Un nouveau triomphe est inscrit !

V.

Mais pour elle ce fut le dernier sur nos plages.
Dès lors le destin mit ses points noirs sur nos pages,
Et la Pompadour eut raison de nos héros ;
Et, malgré de Lévis la revanche éclatante,
Il nous fallut enfin céder à la tourmente,
Nous courber devant nos bourreaux.

Nous reçûmes le joug. La dernière espérance
De nos pères, hélas ! le drapeau de la France
Repassa l'Océan, pour ne plus revenir......
Oh ! qui pourra jamais dire l'angoisse extrême
De ces pauvres vaincus n'osant alors pas même
Lever les yeux vers l'avenir !

VI.

Comme Israël tombé pleurant toujours Solyme,
Comme la verte Erin, cette noble victime,
Le Canada souffrait les plus noirs attentats ;

En dépit des traités de nos vainqueurs, les traîtres !
Il nous fallait ramper devant ces nouveaux maîtres,
Traîner le boulets des forçats.

Quelquefois nos tyrans relâchaient nos entraves,
" Et nous disaient : " Allons, vous n'êtes plus esclaves,
" Désormais vous aurez comme nous liberté !"
Un doux rayon d'espoir perçait soudain notre âme,
Nos cœurs ravis brûlaient d'une magique flamme ;
Nous reprenions notre fierté.

Comme en un soir obscur, quand gronde au ciel l'orage,
Pour son fils attardé redoutant le naufrage,
La mère du pêcheur, assise au bord de l'eau,
Découvre, avec transport, sur la houle sauvage
La voile d'un esquif qui revient au rivage
Comme une aile blanche d'oiseau :

De même, le regard vers la mère-patrie
Aimée ici toujours avec idolâtrie,
On croyait découvrir à l'horizon lointain

Les voiles d'une flotte au brillant équipage,
Ramenant le bonheur chassé de notre plage,
Devant le glaive du destin.

Mais, hélas ! aussitôt, ainsi que sur le sable
S'effacent aux baisers de l'onde insaisissable,
Les dessins griffonnés par la main du penseur,
Disparaissait pour nous ce décevant mirage,
Et le vainqueur saxon reprenait, dans sa rage,
L'infâme fouet de l'oppresseur.

VII.

Longtemps, longtemps dura l'affreuse tyrannie,
Car Albion trompée épuisa son génie
A nous faire vider comme à Napoléon
Le calice rempli de sa haine implacable ;
Mais il vint une époque où l'agneau misérable
Se changea soudain en lion.

Alors, pour nous défendre, on vit une poignée
De paysans, armés d'une vieille cognée
Ou d'un méchant mousquet, hardiment se ranger
Contre les bataillons d'une armée, ô mystère !
Pour ne pas se soumettre aux vœux de l'Angleterre,
Contents se laisse égorger.

Comme les fiers enfants de la vieille Vendée,
Ils ont rougi de sang leur terre fécondée,
Ils ont rendu sacrés la corde et l'échafaud.......
O Chénier, Cardinal, Lorimier, fous sublimes,
L'on peut vous comparer à ces cœurs magnanimes :
Bonchamp, Stofflet, Cathélineau !

Oui, gloire à vous, martyrs du saint patriotisme !
En flagellant, un jour, l'aveugle fanatisme,
Vous avez conservé nos droits les plus sacrés,
Et sauvé du péril l'honneur de votre race !......
Les poètes toujours chanteront, pleins d'audace,
Vos noms sur leurs luths inspirés !

Maintenant, grâce à vous, sous la même bannière,
Les enfants de la France et ceux de l'Angleterre
Marchent ensemble unis vers le progrès divin ;
Grâce à vous, nous avons oublié la vengeance,
Et les vieux guerriers morts, qu'illustra la vaillance,
Se sont un jour donné la main.

Et, se ressouvenant du grand jour des batailles,
Le pays leur a fait d'égales funérailles,
A tressé des lauriers pour leur front souverain ;
Puis il a marqué le sol où rêve le poète,
Qui vit notre victoire avec notre défaite,
D'un sceau de granit et d'airain

VIII.

Et toi devant lequel mon pas distrait s'arrête,
Dont le nom évoqué me fait courber la tête,
Et remplit tout à coup mon cœur d'émotion,

Des braves d'autrefois proclamant le courage,
Tu fus ce sceau sacré, notre plus ferme gage
De paix, de force et d'union !

Sur les lieux dont l'aspect fait palpiter mon âme,
Sur le plateau qui vit dénouer le grand drame,
Reste toujours debout, ô mon beau monument,
Et sur tous les guerriers qui dorment sous ta pierre
Qu'inonde aujourd'hui Mai de sa blonde lumière,
Pèse toujours légèrement !

1871.

AUTREFOIS

—

C'en est fait ! l'espérance à mon âme est ravie.
BAOUR LORMIAN.

***

Minuit vient de sonner à la vieille pendule,
Et, comme un long frisson, sa voix encor circule
Dans le noir corridor.
Au dehors pas un bruit ne vibre dans l'espace,
Hors le grommellement de l'ouragan qui passe
Sur le hameau qui dort.

Pas une blonde étoile au firmament sans borne.....
Sous mon toit le silence est aussi lourd et morne
Que celui du tombeau,
Seul, par moments, le cri d'une flamme folâtre
Fait dresser une oreille à mon chien qui vers l'âtre
Allonge le museau.

Aux douteuses lueurs de ma lampe rustique,
Ma chambre étroite prend un aspect fantastique
Qui me fait frissonner.
Chaque meuble en son coin prend un aspect difforme,
Et mon vieux christ de bois, changeant soudain de forme,
A l'air de ricaner.

Depuis longtemps je laisse errer ma rêverie,
Comme au souffle du vent l'enfant, dans la prairie,
Livre son cerf-volant,
Comme la forêt fait flotter sa chevelure,
Comme la source épanche une onde claire et pure
Sur la galet roulant.

Laissant ployer mon front sous la mélancolie,
Je parcours un par un les feuillets de ma vie,
J'évoque le passé,
Et je me ressouviens de mes blondes années,
Frêles fleurs que le vent du malheur a fanées
De son souffle glacé.

***

J'étais enfant. Avec mes petits camarades,
J'allais souvent jouer sous les vertes arcades
Des bosquets embaumés......
Nous ornions nos chapeaux de roses, de pervenches,
Des oiseaux, nous allions, en écartant les branches,
Chercher les nids aimés.

A force de sueurs, de peines, de fatigues,
Dans le lit des ruisseaux nous élevions des digues
Où le flot bouillonnait,
Et, sous le jet d'argent d'une fraîche cascade,
Eparpillant dans l'air sa joyeuse roulade,
Un beau moulin tournait.

Là-bas, sous les noyers, au bord de la falaise,
Nous bâtissions avec le galet et la glaise
Des tours et des chateaux,
L'été, sur les étangs nous possédions des flottes,
L'hiver, nous nous creusions dans la neige des grottes
Pleines de blancs cristaux.

Puis il fallait nous voir organiser des joûtes,
Nous ranger en deux camps, charger quelques redoutes
Qu'un groupe défendait !
Nous voir dans le grenier jouer l'opéra—bouffe,
Sous un habit d'emprunt dont la taille qui bouffe
Jusqu'aux pieds descendait !

J'entends encor les cris des fermières revèches,
Quand, pour voler des fruits, nous pratiquions des brèches
Dans leur enclos croulant ;
Je vois nos bastions sauter, voler en poudre,
Quand, tremblants, nous mettions l'allumette à la poudre
Des canons de fer-blanc.

Bien des fois, en secret, à l'heure de la brune,
J'ai quitté le logis, aux rayons de la lune,
Je suis allé m'asseoir
Sur quelque roc désert de la rive escarpée,
Pour écouter les flots chantant leur épopée
Dans les brumes du soir.

Là j'ai souvent passé presque des nuits entières
A choyer dans mon cœur les plus folles chimères ;
Là toujours je me plus
A me laisser bercer par la sainte espérance......
Hélas ! rêves dorés de ma naïve enfance,
Qu'êtes-vous devenus !

***

J'avais vingt ans. J'aimais une enfant jeune et folle,
Une enfant au cœur noble, à l'âme de créole,
A l'œil noir et perçant ;
Souvent, quand la soirée était limpide et belle,
Nous allions tous les deux errer dans ma nacelle
Sur le lac frémissant.

Bien des fois nous allions, sous l'épaisse feuillée,
Ouïr le rossignol mêlant sa voix perlée
Aux soupirs des ruisseaux,
Respirer les senteurs des pins et des mélèzes,
Ou bien piller aux champs les mûres ou les fraises,
Ainsi que les oiseaux.

Que j'aimais à la voir courir dans la rosée,
Le chapeau sur le dos, la robe retroussée,
Et les cheveux au vent!
Que j'aimais à la voir au bord de la fontaine,
Mirer ses dents de nacre—ainsi qu'une sirène,
Dans le cristal mouvant!

Souvent le soir, assis devant le feu de l'âtre,
Nous touchant du front, moi rêveur, elle folâtre,
Nous lisions des récits.
N'ayant d'autre bonheur que de se voir ensemble,
Nous nous étions formé de son logis qui tremble
Un petit paradis.

Quelquefois un mot fou s'échappant de ma bouche
La mettait aux abois, et la rendait farouche
    Comme le papillon.
Durant quelques instants elle faisait la moue,
Mais soudain un baiser appliqué sur sa joue
    Me valait son pardon.

Dans un amour sacré mêlant toutes nos flammes,
Dans un sublime hymen mariant nos deux âmes,
    Nous narguions l'avenir ;
De notre bonheur seuls nous savions la portée,
Et par nos cœurs aimants chaque heure était comptée
    Par un doux souvenir.

Mais, comme les amours ne sont pas éternelles,
Un jour, le sort brisa nos rêves, d'un coup d'ailes,
    Fit de nous un jouet,
Ainsi que le flot fait du navire en détresse......
Pour m'avoir fui si tôt, bonheurs de ma jeunesse,
    Que vous ai-je donc fait ?

***

Maintenant tout est sombre et brumeux dans mon âme;
Aujourd'hui sous mon ciel rien de grand ne m'enflamme,
    Rien n'a d'émotions,
Les parfums les plus doux n'ont plus pour moi d'arôme,
Et je n'ai plus au cœur que le pâle fantôme
    De mes illusions.

Et, pour me rappeler de mes heures d'ivresse,
Je n'ai conservé rien qu'une soyeuse tresse,
    Qu'un doux billet d'amour,
Et, pour chasser l'ennui qui toujours me déchire,
Je ne possède plus que les sons d'une lyre
    Qui chante nuit et jour.

1875

AYEZ PITIÉ !

—

Riches que le bonheur entre ses mains caresse,
O vous pour qui chaque heure est une heure d'ivresse,
Vous qui tissez avec des rayons tous vos jours,
De vos brillants salons qu'habite l'espérance,
Entendez-vous vibrer ces longs cris de souffrance
Qui s'élèvent de nos faubourgs !

Entendez-vous, le soir, quand siffle la rafale,
Les sanglots étouffés, la plainte sépulcrale
Du pauvre qui regagne, en tremblant, son logis ?
Avez-vous quelquefois, en sortant des soirées,
Heurté mourants de froid sur vos marches dorées
Quelques vieillards en cheveux gris ?

Avez-vous, en passant sur nos places publiques,
Nonchalamment couchés dans des chars magnifiques,
Vu couvert de haillons courir derrière vous
Un enfant que la faim rend furieux, stupide ?
L'avez-vous vu porter à sa lèvre livide
Du pain trouvé dans nos égoûts ?

Avez-vous contemplé, sur le seuil de vos portes,
Des femmes les pieds nus, pâles comme des mortes,
Tendant vers vous leurs bras bleuis et décharnés ?
Avez-vous remarqué leur désespoir farouche,
En voulant étouffer à leurs seins, sur leur bouche,
Les sanglots de leurs nouveau-nés ?

Vous avez entendu les cris de la misère,
Vous avez vu pleurer un enfant, une mère,
Mais, dans votre bonheur, vous n'avez pas compris
Les horreurs de la faim, l'amertume des larmes,
Vous n'avez pas compris l'angoisse, les alarmes
De tous ces cœurs endoloris.

Car, pour vous tous, l'hiver, c'est la saison dorée
Qui vient vous prodiguer en maîtresse adorée
Mille éblouissements dans vos logis bien clos,
C'est l'époque des bals et des fêtes splendides,
C'est un banquet sans fin où vos lèvres avides
Boivent l'ambroisie à longs flots.

Et,—tandis que chez vous l'âtre toujours flamboie,—
Vous ne pouvez savoir, plongés dans votre joie,
Comme le pauvre souffre en son réduit glacé,
Comme est amer le pain mangé par l'indigence :
Pour le savoir, il faut—ô triste expérience !—
Par l'infortune avoir passé.

Pourtant, au moment où je parle, heureux du monde,
La misère partout est, hélas ! si profonde,
Qu'en y songeant je sens des larmes dans mes yeux....
Naguère l'on a vu des mères en démence,
Pour quelques pièces d'or, maudite récompence,
Trainer leur fille aux mauvais lieux.

Oh ! je vous en conjure, écoutez ma parole !
Réveillez-vous, donnez aux pauvres votre obole,
Accourez au secours de tant d'infortunés !
Donnez à l'orpheline, à l'infirme au front blême,
Au vieillard, à la veuve, à l'homme méchant même ;
Donnez à tous, à tous donnez !

Donnez ! faites le tour des misères cachées !
Entrez dans les taudis où des femmes couchées
Sur de hideux grabats, souffrent d'un mal mortel !
Enfant, donne aussi ! vends le hochet qui t'amuse !
Oui, donnez tous, afin que Dieu ne vous refuse,
Lorsque vous frapperez à la porte du ciel !

Février 1876.

A MADAME C. G. GOSSELIN

—

SONNET

Improvisé après lecture d'une de ses poésies.

Naguère je rêvais assis seul sur la dune,
Le front dans la main, l'œil sur les flots infinis :
La nuit était limpide, et du ciel bleu la lune
Jetait, avec amour, son regard dans les nids.

Il était déjà tard : depuis longtemps la brune
Avait fui l'horizon ; sur les clochers jaunis
La nuit limpide avait ouvert son aile brune
Et chantait ses refrains vagues, indéfinis.

Soudain un chant d'oiseau vint frapper mon oreille
Plus doux que les soupirs du fleuve qui sommeille,
Que les accords d'un luth sous les baisers du vent.

Je m'enivrai longtemps de ce chant plein de flamme,
Et puis je m'écriai, songeant à vous, madame :
" Oiseau trop ignoré, chante donc plus souvent ! "

Juin 1873.

L'ALGONQUINE

OU

L'EVANGILE ET L'IDOLATRIE.

Poésie couronnée par l'Université-Laval.

> Son cœur ne connait plus qu'un seul
> mot: la vengeance.
>
> OCTAVE CRÉMAZIE.

Le soir s'est abattu sur les forêts sauvages.
Couvrant de ses baisers les rocs de ses rivages,
Le fleuve va hâtant son pas de giaour,
Et la brise de juin, secouant la ramée,
Egrène dans l'azur, sur la vague embaumée,
Ses mille tremolos d'amour.

Ivre de liberté, de joie et d'espérance,
L'oiseau, près de son nid, dit sa folle romance.
Le cerf peureux vient boire au sein des goëmons.
La coupole du ciel de pourpre se colore.
L'air est chargé d'arôme, et le jour semble encore
Errer sur la cime des monts.

Là-bas, à l'horizon, comme une hostie immense,
L'astre pâle des nuits lentement se balance,
Déverse tous ses feux sur la création,
Et chaque étoile ornant le dais des cieux ressemble
Au flambeau de l'autel—à l'heure où Satan tremble
En voyant l'Elévation.

II.

Ici, dans le détour de la grève bruyante
Que vient fouetter des flots la crinière ondoyante,
Sur un rocher énorme, au poétique abord,

Est assis en silence un vieux prêtre au front chauve ;
Tout près, sous un buisson, qui lui sert d'une alcôve,
Un enfant blond est là qui dort.

Pour aspirer en paix du soir la fraîche haleine,
Pour ouïr des oiseaux la troupe éolienne,
Pour regarder la lune allumer ses rayons,
Ils ont poussé tous deux la barque de la rive,
Et puis se sont laissés voguer à la dérive
Jusqu'au roc où nous les voyons.

Légèrement penché sur celui qu'il adore,
Sur cette frêle fleur qu'un printemps vit éclore,
Le soldat du Christ a des éblouissements.
Un sourire toujours court sur sa lèvre pâle,
Et de son front bruni par les baisers du hâle
Jaillissent des rayonnements.

Enivré des parfums de l'illusion sainte,
Pour Jules endormi qu'un jour près de l'enceinte
De son humble chapelle, il ramassa mourant,

Il fait mille projets, et, dans l'avenir rose,
Il voit un jeune prêtre à sa sublime cause
Conquérir le sauvage errant.

Depuis longtemps il est là sur le roc—qui rêve....
Tout à coup, s'éveillant, le jeune enfant soulève
Sa blonde tête d'ange, et dit : " Père, j'ai peur !.... "
Puis, refermant ses yeux, et faisant une moue,
Il se rendort la main sous sa petite joue
Où tremble la perle d'un pleur.

III

Mais quelle est donc, là-bas, cette forme indécise
Qui s'avance en longeant le bord où le flot brise ?....
On dirait une ondine, un gnome, un farfadet....
C'est, cheveux dénoués à la brise marine,
Une jeune indienne, une brune Algonquine
Qui foule sans bruit le galet.

Qu'elle est charmante à voir dans sa mise ingénue !
Laissant courir le vent sur son épaule nue,
Elle va, l'œil au guet, un mousquet à la main.
Tout à coup, désertant le sable de la plage,
L'enfant de la nature à travers le feuillage
En secret se fraie un chemin.

Ainsi qu'une couleuvre en rampant elle avance.
Son front semble couver un projet de vengeance ;
Un bruit de feuille, un rien la fait frémir souvent.
Un sourire amer crispe à chaque instant sa bouche,
Et puis, dans son regard sombre, éperdu, farouche,
Se lit tout un drame émouvant.

Elle avance toujours ; toujours elle s'approche
Du vieux et de l'enfant encore sur la roche....
Soudain elle s'arrête au pied d'un pin géant....
Aussitôt un éclair déchire les ténèbres,
Et les bois, ébranlés jusque dans leurs vertèbres,
Font entendre un long grondement.

Au même instant le prêtre est frappé d'une balle :
Il tombe comme fait l'épi sous la rafale,
Et l'ange réveillé se jette, d'un seul bond,
Sur le pauvre mourant qui se tord et se roule,
Et, la main sur son sein d'où le sang à flots coule,
Il couvre de baisers son front.

Prompte comme la renne ou comme la gazelle,
Brandissant un poignard dont la lame étincelle,
L'Indienne est rendue auprès du moribond,
Et, repoussant l'enfant que l'amour rend sublime,
Elle parle, et sa voix, que la démenee anime,
Donne à la forêt un frisson :

IV.

“ Enfin je t'ai trouvé, seul objet de ma haîne,
“ Je t'ai mis sous mon pied vautour à face humaine,
“ Toi qui me fis verser plus de pleurs que l'ormeau
“ Laisse en automne choir de feuilles sur la mousse !
“ Tu meurs devant mes yeux : ta mort à voir m'est douce,
“ Comme est doux au regard un nid dans un rameau !

“ Sans toi, j’aurais coulé des jours sereins et roses.
“ Jamais je n’aurais vu de nuages moroses
“ Estomper de mon ciel l’azur harmonieux.
“ Je l’aimais : ils m’aimait avec idolâtrie.....
“ Il n’appartenait pas à ma tribu chérie,
“ Mais il avait un cœur sincère et généreux !

“ Oh ! que de fois tous deux, montés sur nos raquettes,
“ Nous avons poursuivi le daim dans ses cachettes,
“ Nous nous sommes assis autour du même feu !
“ Que de fois, aussi prompts que l’oiseau des tourmentes,
“ Nous avons sillonné les vagues écumantes,
“ Ridé le miroir du flot bleu !

“ Nous nous étions juré l’amour le plus fidèle !
“ Ainsi que deux oiseaux se caressant de l’aile,
“ Sans cesse nous cherchions à plaire, à nous charmer.
“ Partout je le suivais sans repos et sans trèves.....
“ Mais toi, tu détruisis, un jour, tous nos beaux rêves,
“ Tu brisas, d’un seul coup, deux cœurs faits pour s’aimer.

“ Car ta religion—dont il craint la menace—
“ Voulait, lui disais-tu, qu’un homme de sa race.
“ Vint à n’aimer toujours que la fille d’un blanc ;
“ Car tu faisais un crime au doux “ *Fleur de Verveine* ”
“ De m’épouser, moi qui déchirerais ma veine,
“ Pour lui faire boire mon sang !

“ Ah ! tout le mal qu’on fait porte des fruits sans nombre !
“ Tu ne t’attendais pas que, m’approchant dans l’ombre,
“ Je serais l’instrument du dieu de mes aïeux !
“ Tu ne t’attendais pas, prêtre à la face pâle,
“ Que je savourerais ce soir ton dernier râle,
“ Que de tes longs tourments j’enivrerais mes yeux !

“ Pour rendre plus atroce encor ton agonie,
“ Je pourrais, devant toi, de la vague infinie,
“ Faire pour cette enfant un immense linceul......
“ Mais, bien jeune, d’un gouffre un blanc m’a retirée....
“ A ta tribu je paie une dette sacrée......
“ Et le fleuve te prendra seul !......”

V.

Elle dit. Soulevant dans ses bras sa victime,
Elle veut la lancer dans le sein de l'abîme
Qui pousse tout à coup un sourd rugissement......
Mais, en tombant, le prêtre, empoignant l'indienne,
A saisi de la main la branche d'un vieux frêne
Qui penche sur l'escarpement.

Les voilà suspendus à la branche qui ploie !
Ainsi que le serpent enlaçant une proie,
La fille des déserts enlace le vieillard ;
Mais, comme brille mieux le feu qui va s'éteindre,
L'agonisant se sent plus nerveux pour étreindre
L'arbre planté par le hasard.

Et le fleuve montait comme une vaste trombe,
Et ses flots, déferlant sur le roc qui surplombe,
Déroulaient avec bruit leurs anneaux écumeux,
Et la brise du soir, si suave naguère,
Avait changé son chant en un glas funéraire
Et rendait les bois furieux.

Lutte sinistre au sein de la nuit étoilée!
L'indienne aux abois, terrible, échevelée,
Cherche à se cramponner au rameau frémissant......
De son côté, le prêtre en vain, dans son délire,
Veut se débarrasser du fardeau qui l'attire
Au précipice mugissant.

Ne pouvant plus longtemps voir dérouler ce drame,
Le petit chérubin s'est armé d'une rame,
Et sur le bord du gouffre il s'est précipité;
Mais, au lieu de frapper la Peau Rouge éperdue,
Trop faible, il abat l'arme—un moment suspendue—
Sur le martyr ensanglanté.

Ainsi que le fruit mûr que fait tomber la verge,
Sous le coup d'aviron, du frêne de la berge
Le vieux tombe entraînant la fille des pampas,
Et le flot courroucé, les couvrant de sa bave,
Les saisit tout les deux, comme il fait d'une épave,
Mais il ne les désunit pas.

Et bientôt dans les flots la lutte recommence ;
Et, se voyant mourir, l'Algonquine en démence
Mord, déchire le bras qui la retient sous l'eau ;
Mais—impuissants efforts et colère inutile—
Comme est pris dans un piége un farouche reptile,
Elle est prise daus un étau.

Soudain, à bout de force, elle s'est apaisée......
Un éclair aussitôt traverse sa pensée......
" Sauve-moi, lui dit-elle, et je jure aujourd'hui
" Qu'avant qu'il soit trois jours je me ferai chrétienne,
" Et que j'épouserai bientôt " *Fleur de Verveine,*"
" En me rendant digne de lui ! "

Alors, levant sur elle une main ruisselante,
Avec solennité, d'une voix grave et lente,
Le prêtre, l'œil tourné vers le ciel lumineux,
Lui dit : " Je te baptise, enfant, au nom du Père,
" Et du Fils...." Une vague aussitôt le fait taire
Et les engloutit tous les deux.

Et l'enfant stupéfait, en voyant disparaître
Sous les plis du courant l'indienne et le prêtre,
Jette un cri d'horreur qui fait rugir les échos,
Puis, le regard perdu sur l'onde montonnante
Qui fait trembler les bords, de sa vague tonnante,
Il se laisse choir dans les flots....

....
....

La mer montait toujours comme une vaste trombe,
Et ses flots, déferlant sur le roc qui surplombe,
Déroulaient avec bruit leurs anneaux écumeux ;
Et la brise du soir, si suave naguère,
Avait changé son chant en un glas funéraire,
Et rendait les bois furieux.

....

VI.

Le lendemain matin, un vieux missionnaire
Allant administrer un huron centenaire,
Aperçut sur la plage, étendus au soleil,
Trois corps humains qu'avait jetés là la marée,
Et qui, bercés au bruit de la vague dorée,
Dormaient de l'éternel sommeil.

Creusant près du talus une fosse géante,
Il les coucha tous trois sous la voûte berçante
D'un pin majestueux leur chantant ses accords,
Et puis, roulant sur eux une pierre pesante,
Sur le sable à genoux, d'une voix frémissante,
Récita l'office des morts.

Et l'on dit que depuis, quand la nuit est limpide,
Le pêcheur qui s'en va, dans son canot rapide,
Dérouler son filet au sein des flots dormants,

Entend comme les cris d'une voix éplorée,
Voit parmi les taillis et sur l'onde azurée
Courir deux fantômes charmants.

Et l'on dit que depuis, dans les soirs de novembre,
Les vieux conteurs du lieu, réunis dans la chambre,
Près du foyer jetant aux murs un fauve éclat,
Interrompent parfois, en tremblant, leurs légendes,
Pour écouter des voix qui chantent dans les landes :
Dies iræ, dies illa........................

....

1875.

SUR LA TOMBE

DE

M. LUCIEN TURCOTTE.

—

Il n'est plus ce jeune homme à l'âme de poète,
Au regard plein d'éclairs, au front calme et serein :
La mort impitoyable a foudroyé sa tête,
De son bras souverain.

Pourtant naguère encore il marchait dans la foule,
Le cœur plein de projets, de rêves de bonheur,
Il se laissait bercer, sans remords, sur la houle
De ce monde en fureur.

Ah ! c'est que, quand Dieu veut, en un moment tout change,
Où doit mourir un lâche expire André Chénier....
Bénissons donc la main qui frappe sur un ange,
Et cessons de nier !

Orateur et savant, il s'abreuvait de gloire ;
On jetait des lauriers à flots sur son chemin ;
L'avenir, lui gardant victoire sur victoire,
Tendait vers lui sa main.

Digne fils du tribun, de l'homme magnanime
Que nous pleurons encor,—dans son ambition
Il eut sans doute atteint quelque sommet sublime
Pour y graver son nom.

Mais aussi que d'écueils il eut eus sur sa route,
Que de fois dans les pleurs son cœur se fût baigné,
Que de fois sa pauvre âme aux épines du doute
Eut peut-être saigné !

En soufflant tout à coup le flambeau de sa vie,
La mort l'a préservé d'orages sous son ciel :
De la coupe des jours, à ses lèvres ravie,
Il n'a bu que le miel.

Maintenant il sommeille où tout homme un jour tombe,
Là jamais aucun bruit n'ira contrarier
Son cœur d'élite, et seule, au soir, près de sa tombe
Une ombre ira prier.

Et, comme un saint dépôt, recueillant sa mémoire,
Effeuillant des monceaux de fleurs sur son renom,
Le pays l'inscrira dans le saint panthéon
De notre jeune histoire !

L'HEROINE DE VERCHÈRES

A M. BENJANIN SULTE

Le printemps souriait à la terre embaumée,
Le vent, chargé d'encens, caressait la ramée,
        L'oiseau disait ses plus beaux chants,
Et, ne redoutant plus les tribus sanguinaires,
A distance du *Fort*, l'habitant de Verchères
        Ensemençait gaîment ses champs.

L'astre du jour était au milieu de sa course :
C'était l'heure où le daim s'en va boire à la source
Qui murmure au fond des grands bois.
Un calme plat pesait sur la nature lasse....
Soudain un cri d'angoisse éclate dans l'espace :
Les Iroquois ! Les Iroquois !

Nombreux comme les grains de sable du rivage,
Les Peaux Rouges, encore avides de carnage,
Fondent bientôt de toutes parts,
Et, remplissant les airs, de leurs longs cris de rage,
Comme un troupeau de loups dans la lande sauvage,
Cernent les laboureurs épars.

Aussitôt un combat sur les guérêts s'engage,
Et les bruns paysans, sublimes de courage,
Tentent un héroïque effort ;
Mais ils cèdent enfin, écrasés par la force,
Et puis, les garottant de liens en écorce,
Les vainqueurs volent vers le fort.

Regardez défiler cette horde en furie !....
Quelle féroce ardeur, quelle sauvagerie
Flamboie à leur front insolent !
Le chef est recouvert d'une bizarre armure,
Et la brise de mai caresse à sa ceinture
Une chevelure de blanc.

Il marche le premier, et sa voix furibonde
Aiguillonne toujours la troupe vagabonde
Qui foule à peine le gazon....
Tout à coup il s'arrête au bord d'une charmille,
Puis aux guerriers sa main montre une jeune fille
Qui se cache au sein d'un buisson.

Ainsi que le boa dont l'œil de feu fascine
La fauvette cachée au sein de l'aubépine,
L'Iroquois avance en rampant ;
Il va saisir la vierge, assouvir sa vengeance....
Prompte comme le vent, elle bondit, s'élance,
En même temps que le serpent.

Et les voilà courant sur la pelouse molle :
Comme l'élan peureux la jeune fille vole
Devant le ravisseur hurlant.
Elle n'est qu'à deux pas du fort ouvert pour elle....
Tout à coup l'Indien empoigne une dentelle
Qui flotte derrière l'enfant.

Sur elle il a déjà levé sa lourde hache......
Plus vive que ne l'est la poudre, elle détache
Le nœud du mouchoir à son cou,
Puis, libre, elle bondit, d'un pied nerveux et ferme,
Au milieu du fort dont la porte se referme
En tressaillant sur son verrou.

Puis, avec les mousquets faisant un grand vacarme,
Embouchant un clairon, elle sonne l'alarme
Sur le sommet du bastion,
Puis, prenant son manteau pour en faire une bourre,
Contre la horde qui de toutes parts l'entoure,
Elle met l'éclair au canon.

Le bastion frémit jusque dans ses entrailles ;
Et, comme l'ouragan arrache les broussailles
Et dévaste les grands blés,
Le canon, bondissant sur son affût de chêne
Et secouant ainsi que le dogue, sa chaîne,
Fauche les rangs échevelés.

Cet assaut imprévu fait trembler d'épouvante
Les Indiens croyant que l'enceinte tonnante
Regorge de mille guerriers,
Et, redoutant des Blancs une attaque subite,
Furieux, éperdus, ils prennent tous la fuite,
En emportant leurs prisonniers.

Mais l'airain fait encore entendre son tonnerre :
L'alarme se répand de clairière en clairière,
Jusqu'aux abords de la cité....
Et bientôt Crisasi, le brave capitaine,
Suivi de ses héros, arrive dans la plaine
Où le chef a tout dévasté (1).

---

(1) Presently the alarm reached the neighbourhood of Montreal, when an intrepid officer, the Chevalier de Crisasi, brother of the Marquis de Crisasi, then Governor of Three Rivers, rushed to Verchères, at the head of a chosen band of men.

J. M. LeMoine.

Mais les loups avaient fui sous la forêt immense.
Sans tarder, Crisasi sur leurs traces s'élance,
Interrogeant chaque ravin.
Après trois jours de marche à travers le bois sombre,
Il surprend retranchés les Iroquois sans nombre
Sur les bords du grand lac Champlain.

Il attaque aussitôt la peuplade féroce :
L'airain tonne et rugit ; le combat est atroce,
Les fossés de sang abreuvés ;
Mais cependant bientôt les lâches canibales
Tombent jusqu'au dernier foudroyés par les balles...
Et les prisonniers sont sauvés !

Et, s'abattant soudain de l'éternelle cime,
La gloire sur le front de l'enfant magnanime
Posa son immortel fleuron,
Sur ses tables grava son action sublime......
Et les siècles jamais ne pourront, sous leur lime,
De l'histoire effacer son nom.

Mars 1876.

LOUIS-JOSEPH PAPINEAU

—

Bois, bosquets, blonds rameaux que l'automne balance,
Rivières, lacs, torrents, plages, mornes, talus,
Landes, vallons, coteaux, ruisseaux et monts—silence !.
Le grand patriote n'est plus.

Comme d'une forêt détruite par la flamme
On voit parfois debout un arbre respecté,
Des vengeurs de nos droits, que la patrie acclame,
Presque seul il était resté.

On eût dit que celui dont la voix inspirée
Flagella les bourreaux, et sut tous les flétrir,
Devait toujours jouir de son œuvre sacrée,
Et ne devait jamais mourir.

Mais quelque soit d'un homme ou le deuil ou l'ivresse
Et quelque haut qu'il aît posé son piédestal,
Il faut que tôt ou tard la grande vengeresse
Vienne à frapper son coup fatal.

Il n'est plus ; mais toujours aux fastes de l'histoire,
En caractères d'or rayonnera son nom,
Exaltera les cœurs, comme un cri de victoire,
Comme la clameur du canon !

Et lorsque trois mille ans auront fui sur le monde,
Le passant, le nommant, dira, le front rêveur :
" Cet homme, en combattant l'oligarchie immonde,
" Fut du Canada le sauveur ! "

Octobre 1871.

LE MATIN

—

Le soleil, perçant les nuages,
Verse ses reflets radieux
Sur les flots bleus.
La brise berce les feuillages,
Et, dans l'arceau des rameaux verts,
Chante des vers.

Les bois ruisselants de rosée
Mirent leurs panaches flottants
Dans les étangs ;
La barque sur l'onde irisée
Balance au bord de l'horizon
Son pavillon.

Le ruisseau reprend le murmure
Dont hier il nous enivrait
Sous la forêt ;
Caché dans l'épaisse ramure,
L'oiseau, comme au soleil couchant,
Reprend son chant.

Tout dans la nature s'anime,
Tout murmure à l'astre du jour
L'hymne d'amour,
Tout proclame le Dieu sublime
Qui tient dans sa puissante main
Le genre humain.

Moi, rêveur perdu sous les cimes
Des bouleaux et des peupliers,
Dans les halliers,
J'offre l'hommage de mes rimes
A Celui qui donne, l'été,
La liberté !

Juin 1876.

EXCELSIOR

—

Traduit de Longfellow.

La froide nuit d'hiver ouvrait son aile grise.
Dans le village alpestre au pittoresque abord,
Passait un beau jeune homme à la marche indécise,
Portant une bannière avec cette dévise :
Excelsior !

Son front semblait ployer sous la mélancolie ;
Son regard flamboyait comme l'œil du condor.
Soudain, comme il marchait sur la neige durcie,
Sa voix, comme un clairon, chanta cette harmonie :
Excelsior !

Le jeune homme voyait scintiller la lumière
Des foyers d'alentour versant leurs reflets d'or,
Contemplait des glaciers la cime meurtrière,
Et sa lèvre disait, ainsi qu'une prière :
Excelsior !

" Oh ! ne va pas plus loin, jeune homme téméraire,
" Lui dit quelque vieillard,—l'ouragan gronde encor,
" Les torrents débordés franchissent leur barrière...."
Mais aussitôt la voix reprit, comme un tonnerre :
Excelsior !

" Passe plutôt la nuit dans ma hutte grossière,
" Demain tu reprendras ta route vers le nord......
Le jeune homme essuya des pleurs sous sa paupière,
Puis au vieillard jeta ce mot plein de mystère :
Excelsior !

" Prends bien garde du moins qu'en franchissant l'impasse
" L'avalanche ne croule et ne cause ta mort......
L'avis du paysan émut le vent qui passe.
Bientôt on entendit murmurer dans l'espace :
Excelsior !

Le lendemain matin, la tempête finie,
A l'heure où des glaciers l'aigle reprend l'essor,
Les moines de l'endroit, disant leur litanie,
Crurent ouïr dans l'air la douce symphonie :
Excelsior !

Quelques instants après, un chien du monastère,
Dans la neige trouvait le beau voyageur mort :
Sur son cœur il pressait encore la bannière
Où brillait au soleil l'étrange caractère :
Excelsior !

Et, pendant qu'un vieux moine au front chauve et morose
Déterrait le passant, d'un bras nerveux et fort,
Une voix tout à coup descendit du ciel rose,
A tous les vents jeta le refrain grandiose :
Excelsior !

1876.

A VICTOR-EMMANUEL

Aussi certainement qu'elle sait qu'aucune persécution ne la pourra détruire, l'Eglise sait que la persécution ne lui manquera jamais.
LOUIS VEUILLOT.

Triomphe, roi-bandit ! la victoire est à toi !
Te voilà le grand maître en la ville éternelle,
Et tu tiens dans les fers notre pontife-roi !
Triomphe, renégat ! ton œuvre est immortelle !

Enfin tu crois tenir sous toi la Papauté,
Comme un vautour avide étreint une colombe,
Et tu te réjouis, dans ta folle fierté,
Que la voix du Christ meurt et que l'Eglise tombe.

Quoi ! tu ne sais donc point, sanguinaire apostat,
Que le soleil luit mieux après un jour d'orage......
Triomphe donc ! demain, de son plus vif éclat,
Rome rayonnera pour montrer ton naufrage !

Alors le grand martyr qu'admire l'univers,
Même sous le genou de son vainqueur immonde,
En victoires verra se changer ses revers,
Apparaîtra plus grand que tous les rois du monde !

Car près de deux mille ans la tempête a grondé,
Les vagues ont mugi contre l'esquif de Pierre,
Et toujours, ô mystère ! une main l'a guidé
Et devra le guider vers l'éternelle sphère.

Et quand le conquérant dont le glaive de feu
Faisait sous son tranchant trembler l'Europe en peine,
Voulut, un jour, toucher au Vicaire de Dieu,
C'est alors que du front il toucha Sainte-Hélène.

Mais le passé pour toi, vampire, est sans leçons.
L'aveuglement t'étreint, pourvu que l'on t'acclame,
Rien ne peut arrêter tes violations :
Le tison du remords est éteint dans ton âme.

Et tu dis : " Gloire à moi ! je l'ai soumis enfin
" Ce vieillard qui tenait Rome dans l'esclavage !
" La puissance du Christ déjà tire à sa fin,
" Et la liberté va régner sur mon rivage !

" Et mon nom, astre d'or, toujours s'élèvera,
" Et les siècles futurs proclameront sa gloire......
—— Non, tu n'a pas menti : ton nom toujours vivra
Mais en lettres de sang aux pages de l'histoire !

Et lorsque l'avenir, voulant d'un criminel
Peindre l'atrocité, l'audace scélérate,
Aura nommé Judas, Lacenaire, Erostrate,
Il ne t'oubliera point, Victor-Emmanuel !

1871.

SUR UNE PIECE DE MONNAIE

Dis-moi donc, d'où viens-tu, vieille pièce d'argent ?....
As-tu parfois sèché les pleurs de l'indigent ?
As-tu servi d'aumône à la tombe oubliée
Qui, sans prières, tient l'âme l'aile pliée ?
Du globe tout entier fis-tu souvent le tour,
Que ta date est usée ainsi que ton contour ?
Pour l'envoyer prêcher, as-tu payé le prêtre ?
As-tu récompensé la lâcheté d'un traître ?
N'as-tu pas d'un enfant déjà fait le malheur ?
N'as-tu jamais tombé dans la main du voleur ?
As-tu servi d'appat pour corrompre une femme,

Pour en faire d'un ange un démon, une infâme,
Et la pousser ensuite aux seuils des mauvais lieux ?
Pour bâtir quelque temple, aider les cœurs pieux,
Du pauvre n'a-tu pas été la faible offrande ?
Tu ne peux répondre à ce que je te demande ;
Mais, que tu fus vil ou non, moi je t'aime peu,
Car devant l'argent l'homme est trop petit, bon Dieu !
Pourtant dans ce siècle où triomphe la matière,
Où la vapeur, de l'aigle, a devancé l'essor,
L'homme n'est rien s'il n'a des sacs de louis d'or,
S'il n'a de grands palais, de brillants équipages,
Des jardins pleins de fleurs, des seuils couverts d'ombrages,
Et l'austère savant, le poète rêveur,
Aux yeux du parvenu savourant son bonheur,
Sont des êtres chétifs dont la présence gène,
Et Rothschild est cent fois plus grand que Diogène.

1876.

ANGE ET DÉMON

A MON AMI I. N. BELLEAU.

I had a vision when the night was late.
TENNYSON.

Un soir, dans la cité, je marchais au hasard,
Laissant flotter au loin et sans but mon regard,
Caressant dans mon cœur mainte illusion rose,
Et refoulant en moi tout souvenir morose.
Soudain,—comme j'allais regagner ma mansarde—
J'entends des cris. Alors, à la lueur blafarde
D'une lampe de fer suspendue au détour
D'une étroite rue où ne luit jamais le jour,
Je me vois arrêté devant le seuil d'un bouge

A la porte massive, à la toiture rouge.
J'avance......et j'apperçois, par un étroit carreau,
Dans une salle aussi lugubre qu'un tombeau
Un malheureux frappant à grands coups une femme
Qui presse sur son cœur un tout petit enfant.
Le tripot est rempli d'un groupe horrible, infâme,
Et cependant personne, hélas! ne la défend.
Rien de plus désolant à voir que le spectacle
De cette belle femme en ce noir receptacle,
Au pied de son amant plus jaloux qu'un démon,
Demandant à grands cris à la brute pardon.
Moi j'étais là muet, la tristesse dans l'âme,
Croyant de quelque songe être le vain jouet;
Et mon cœur palpitait chaque fois que la femme
Se plaignait en rampant comme un chien sous le fouet.
Cette scène aurait pu toucher un cœur de pierre.
Et des pleurs abondants inondaient ma paupière,
Car je songeais aux maux de la société,
Aux victimes que peut faire la pauvreté.
Et le bourreau toujours la frappait sans relâche,
Tout à coup au dedans une voix cria: "Lâche!"
Et puis un coup de feu fit trembler le taudis;

Mais la balle, qu'avait tirée un des bandits,
Au lieu de terrasser le coupable, ô mystère !
Avait tué l'enfant dans les bras de la mère.
Au même instant, je crus voir à l'horizon bleu
S'ouvrir un coin d'azur, et puis le mauvais lieu
Me parut se remplir d'une lueur étrange.

Un monstre, malgré lui, venait de faire un ange.

Québec 1873.

SUR L'EAU

Barcarolle.

Les flots de la rivière
Chantent, ce soir, gaîment....
Entends-tu bien, ma chère,
Leur doux gazouillement ?
La soirée est si belle,
Hâtons-nous d'en jouir ;
Allons, viens !......ma nacelle
Se câbre pour partir.

Pour nous la blonde étoile
Allume son flambeau,
Le vent gonfle la voile,
Fait de l'onde un berceau.
La soirée est si belle,
Hâtons-nous d'en jouir....
Allons, viens !....ma nacelle
Se câbre pour partir.

Viens !......je prendrai la rame,
Riant de ton effroi,
Chaque fois que la lame
Bondira près de toi.
La soirée est si belle etc.

Ainsi le doux poète
Parlait à son amour,
Une blonde fillette
Belle comme le jour.

La soirée était belle,
Il fallait en jouir,
Mais la barque ouvrit l'aile,
Pour ne plus revenir.

Juin 1871.

A HENRY-WADSWORTH LONGFELLOW

SONNET.

Poète, l'autre jour, nos forêts infinies
Sentirent sur leur sein courir un doux frisson,
L'air printanier s'emplit d'étranges symphonies,
Et l'aigle interrogea, du regard, l'horizon.

Et, mêlant ses accords aux mâles harmonies
Des torrents, chaque oiseau modula sa chanson,
Et d'Avril renaissant les cent voix réunies
Frémirent tout à coup comme d'émotion.

Que se passait-il donc ? Oui, quelle chose obscure
Avait fait tressaillir notre grande nature,
Avait rempli d'émoi le monde aérien ?

C'est qu'alors, barde aimé dont la lyre divine
Sut immortaliser le nom d'Evangeline,
Ton pied s'était posé sur le sol canadien !

Avril 1874.

CADIEUX

—

A MON AMI N. LEVASSEUR.

Près du *Petit Rocher de la Haute Montagne,*
Au bord de l'Outaouais qui fait tonner ses flots,
En traquant sous les bois l'Iroquois en campagne,
Il était tombé là comme tombe un héros.

Il était tombé mort de faim, de lassitude,
Sans retrouver les lieux que longtemps il chercha :
Voyant venir sa fin, dans cette solitude,
Lui-même se creusa sa fosse et s'y coucha.

A quelque temps de là, sous la forêt déserte
Trois chasseurs canadiens cheminant, l'œil au guet,
Virent au pied d'un arbre une tombe ent'ouverte
Où du sommeil sans fin leur ami sommeillait.

Comme ils allaient remplir cette fosse béante,
Ils trouvèrent au bord un feuillet de bouleau
Sur lequel l'un d'eux lut, d'une voix défaillante,
Des mots gravés avec la lame d'un couteau.

Avant que de mourir, ainsi que fait le cygne,
Le vieux poète avait voulu chanter encor,
Et sa strophe, à la fois caressante et maligne,
Fait palpiter les cœurs, comme les sons du cor !

—

Et l'on dit que depuis, dans les belles soirées,
Quand la brise de mai module ses amours,
Le voyageur entend comme des voix nâvrées,
Comme des cris plaintifs, des appels au secours.

Seraient-ce les accents des vieux mânes sauvages
Qui pleurent et toujours pleureront leur forfait?
Ou bien ceux de Cadieux souffrant sur ces rivages
De notre oubli?—Personne au monde ne le sait.

1876.

A MON AMI EUDORE EVANTUREL

Me demandant pouquoi je n'écris plus de vers.

SONNET.

Veux-tu savoir pourquoi j'ai détendu ma lyre,
Pourquoi je suis muet, dans mon isolement ?....
Ecoute, mon ami, ce que je vais te dire,
Et sois sûr que jamais le poète ne ment.

—

Quand le plomb du chasseur, que son tube en feu tire,
A percé la fauvette, hélas! de ce moment
L'artiste des forêts bien rarement soupire
Son chant mélodieux et plein d'énivrement.

Comme l'oiseau blessé, depuis longtemps je souffre :
L'aveugle destinée a plongé dans son gouffre
Et détruit pour toujours mon beau rêve doré....

Un nuage morose a passé sur ma vie....
Mais, Eudore, crois-moi, vienne ce que j'envie,
Renaissent les beaux jours, et je rechanterai!

1874.

SOUS LES ORMES.

Voici la roche isolée
Où, le soir,
Nous allions, sous la feuillée,
Nous asseoir.

Près de nous le rouge-gorge
Gazouillait ;
Là-bas, le moineau dans l'orge
Pépiait.

A nos pieds les vagues blanches
Palpitaient,
Et les brises dans les branches
Chuchotaient.

Dénouant au vent qui joue
Ses cheveux,
Elle en caressait ma joue,
Dans ses jeux.

Son œil toujours semblait lire
Dans le mien.
Tantôt elle éclatait de rire
Pour un rien.

Parfois nous avions l'air triste,
Nous rêvions ;
Mais si le bonheur existe,
Nous l'avions.

Oh ! que d'heures étoilées,
Elle et moi
Nous avons aux bois coulées,
Pleins d'émoi !

Mais ces limpides veillées,
Ces beaux jours,
Se sont enfuis par volées,
Pour toujours.

Depuis, une peine amère
Me poursuit,
Et je n'aime que ma mère,
Aujourd'hui.

Août 1875.

CRÉPUSCULE

—

Traduit de Longfellow.

Le crépuscule est nuageux et sombre,
Le vent des mers gémit dans les roseaux,
Et les rescifs, au sein de la pénombre,
Brillent là-bas comme de blancs oiseaux.

Mais, sous le toit de la hutte grossière
Où le pêcheur fait sécher son filet,
Brille soudain une blonde lumière :
A la fenêtre un enfant apparaît,

A le voir là, le regard dans le vague,
Le corps penché sur la gueule du flot,
Il semble alors que son œil sur la vague
Cherche quelqu'un qui doit venir bientôt.

Et parfois luit la forme d'une femme
Qui tour à tour marche dans la maison,
Jette, en passant, un regard sur la lame,
Donne un baiser à son cher nourisson.

Quel doux récit, quelle légende rose
La mer qui brise et le vent qui bruit,
Modulent-ils sur leur luth grandiose
A cet enfant si frêle et si petit ?

Et pourquoi donc, lorsque l'Océan gronde,
Quand le vent pousse un sauvage soupir
Contre les rocs, dans la noirceur profonde,
L'on voit souvent la mère tressaillir ?

Mai, 1876.

A MADEMOISELLE LOUISA L***

SONNET.

Dis-moi donc, sais-tu bien, ô sainte cantatrice,
Tout le charme divin de ta voix dens ses tons ?
Sais-tu ce que ressent la foule admiratrice
Suspendue à ta lèvre, ivre d'émotions !

Quand tu chantes, sais-tu, belle improvisatrice,
Que d'une harpe d'ange on croit ouïr les sons ?
Non, car le rossignol, qui chante par caprice,
Ignore l'déal de toutes ses chansons,

Et, dès qu'il s'apperçoit qu'à l'ombre du feuillage
Une oreille indiscrète écoute son ramage,
Il suspend ses accords, dans la confusion.

Mais, parce que je viens de chanter sur ma lyre
Que ta voix de houri nous donne un saint délire,
Vas-tu cesser tes chants ?—Oh ! par pitié dis : Non !

1873.

UN RAYON DE SOLEIL.

Traduit de Longfellow.

Arrête, mon coursier !...Je veux revoir la place
Où jadis j'ai passé,
Reconstruire en esprit la forme qui s'efface
Des ombres du passé.

Voici la route qui mène encore à la ville ;
Voici l'étroit chemin
Où, rêveur, je marchais avec la jeune fille,
En lui donnant la main.

Sous ces mêmes tilleuls, tous les deux, à la brune,
Nous allions nous asseoir,
Pour ouïr les oiseaux, pour voir lever la lune
Dans les rougeurs du soir.

L'âme de cette enfant était candide et pure,
Débordante de foi.
C'était un ange qui sur la molle verdure
Cheminait avec moi.

Les arbres, à sa vue, abaissaient leur ombrelle,
Comme pour l'épier,
Et les trèfles en fleur levaient leur tête grèle
Pour baiser son soulier.

Mais aujourd'hui dormez, ô futiles pensées !
Toi, mon cœur, songe à Dieu !...
Quand le Sabath venait, les mains entrelacées,
Nons allions au saint lieu.

Le soleil, à l'heure où le calice s'élève
Rayonnait sur l'autel,
Comme l'échelle d'or que Jacob dans son rêve
Vit descendre du ciel.

Lourd des senteurs du foin, à travers les grillages,
Le vent du mois de mai
Toujours de nos psautiers tournait les folles pages,
De son souffle embaumé.

Long était le sermon du pasteur plein de flamme,
Mais il me semblait court,
Car, en parlant de Ruth la belle, dans mon âme
Il excitait l'amour.

Longs étaient les versets, longue était la prière
Que nous disions tout bas,
Mais moi, d'elle rêvant, le front dans la poussière,
Je ne me lassais pas.

Mais maintenant la place où je passe est changée,
Depuis qu'elle m'a fui :
Le soleil qui brillait sur la route ombragée
A fait place à la nuit.

Mais, malgré mes regrets, tous ces souvenirs roses
Dorent mon cœur éteint,
Tel l'astre d'or, au sein de nuages moroses,
Empourpre le lointain.

Mai 1876.

LE

Le print

Le vent

L'oiseau

Se quere

Mille br

S'élèven

Mille pa

La nature, en robe de noces,
Fête le mois de mai vainqueur,
Et les primevères précoses
Etalent partout leur couleur.
L'oreille entend au bois bruire
Des voix, des ailes palpiter,
Dans chaque buisson une lyre
Chanter.

Le ciel est bleu, la plaine est verte,
Les coteaux sont éblouissants,
De fleurs la vallée est couverte,
Et les flots sont voilés d'encens.
Tout est musique et poésie,
Tout, bois, oiseaux, ruisseaux et monts,
Dit cette suave harmonie :
Aimons !

1876.

A UN POETE

—

SONNET

C'est encore ta lyre, ô barde glorieux !
Elle est toujours sonore, harmonieuse et fière !
Tu ne l'as pas, fuyant nos poétiques cieux,
Tu ne l'a pas brisée à la rive étrangère.

A l'époque où le ciel devient noir, soucieux,
Le chantre des bois fuit notre climat sévère ;
Mais, quand revient souffler la brise printanière,
Il reprend ses refrains les plus mélodieux.

Oui, c'est encor ta voix pleine de poésie
Qui verse dans nos cœurs le miel et l'ambroisie
Dans les sons ravissants de ton sublime accord !

Oui, lorsque ta main touche à la corde divine,
On dirait les accents du divin Lamartine !—
Pour charmer nos loisirs, poète, chante encor !

Août 1871

NUIT DE JUIN

—

A MON AMI ACHILLE FRÉCHETTE.

> How dear to me the hour when day-light dies,
> And sunbeams melts long the silent sea,
> For then sweet dreams of other days arise.
>
> THOMAS MOORE.

L'ombre sur la vallée a déroulé ses voiles
Comme un noir vêtement ;
La nuit est calme et pure, et mille et mille étoiles
Tremblent au firmament.

C'est l'heure parfumée où s'abattent les anges
Au berceau de l'enfant,
C'est l'heure où l'insensé court à ses plaisirs étranges,
Plaisirs que Dieu défend.

C'est l'heure d'amour où chaque épi doré tremble
Au souffle d'Ariel,
Où, dans un long soupir, la terre entière semble
S'élever vers le ciel.

Le vent ne tresse plus, de sa suave haleine,
Les cheveux de l'ormeau,
Ne fait plus babiller la harpe éolienne
Du mobile rameau.

L'écho ne redit plus la plainte de la rame
Sur le flot infini ;
L'oiseau ne chante plus son tendre épithalame,
Sur le bord de son nid.

La rivière endormie où mon vieux logis mire
L'angle de son toit blanc,
Ne laisse plus chanter, harmonieuse lyre,
Son flot étincelant.

Le ruissau transparent dont la voix est si douce
Sous les sapins du val,
Ne fait que par moments soupirer sur la mousse.
Ses larmes de cristal.

Pas un bruit maintenant dans la nature immense,....
Au hameau tout s'endort,
Au hameau tout sommeille et repose en silence,
Et moi je veille encor.

Moi, tout pensif, penché sur ma fenêtre ouverte
Aux parfums de la nuit,
Je contemple le long de la berge déserte
Le flot muet qui fuit.

Moi, le front dans ma main, abîmé sous le charme
    D'un songe caressé
Qui met sous ma paupière une brûlante larme,
    Moi je songe au passé.

Moi, mon ami, je songe à ces jours de rose
    Où, la main dans la main,
Nous cheminions tous deux, sans un souci morose,
    Dans le même chemin.

SOUVENIR

—

Je compris sur terre
les extases du ciel.
EDOUARD TURQUETY.

“ Avant que le soleil, empourprant le nuage,
“ Disparaisse à nos yeux, derrière le bocage
“ De sapins couronnant le sommet du coteau,
“ O poète rêveur, allons donc, me dit-elle,
“ Allons prier tous deux dans la vieille chapelle
“ Qu'ont voit là-bas au bord de l'eau.

" Oui, voici l'instant où, dans leur pieux langage,
" Les voix de la nature à Dieu chantent hommage
" Et répètent à l'homme : A genoux ! à genoux !....
" Avec l'oiseau des champs, la rumeur de la rive,
" La prise parfumée et la forêt plaintive,
" Allons, ami, prier pour tous !

" Oui, tandis que, ce soir, poursuivant sa folie,
" Le monde va courir boire jusqu'à la lie
" La coupe des regrets aux bords trempés de miel,
" Sous le regard clément qui, d'en haut, nous contemple,
" Volons, sans plus tarder, implorer dans son temple
" Celui qui règne dans le ciel !"

Et sa main m'entraînait le long du flot sonore,
Et je marchais suivant cette enfant que j'adore,
Comme on suivrait un ange attardé loin des cieux.
Le vent, chargé d'encens, caressait le feuillage,
La vague en babillant expirait sur la plage,
L'oiseau disait ses chants joyeux.

Et nous allions muets, absorbés dans un rêve,
L'œil errant tour à tour de la bruyante grève
Aux portes du couchant, du beau couchant doré :
Bientôt, tout enivrés des parfums de la brise,
Nous heurtâmes du pied le vieux seuil de l'église
Au portail moussu, délabré.

Le jour, presque mourant, dans la nef solitaire
Ne versait plus du ciel qu'une pâle lumière
Que le souffle du soir faisait déjà trembler.....
Eveillant les échos sous la voûte annulaire,
Devant le maître-autel, ce mystique calvaire,
Nous fûmes nous agenouiller.

Elle était près de moi, murmurant sa prière,
En adoration sur la dalle de pierre,
Sur le pavé poudreux de l'antique parvis.
Tel on voit en esprit, sous une forme humaine,
Un ange aux ailes d'or, aux longs cheveux d'ébène,
Telle à ce moment je la vis !

Elle priait tout bas, la paupière baissée.
De longs soupirs gonflaient sa poitrine oppressée
Comme un flot palpitant qui module un accord ;
Moi je croyais entendre un suave cantique,
Je croyais voir sur son front séraphique
Briller une auréole d'or !

Elle pria longtemps : j'imitai son éxemple ;
Et quand, d'un pas distrait, nous quittâmes le temple,
Les piliers de la nef par l'ombre étaient voilés,
L'étoile au front du ciel brillait pure et sereine ;
Et comme, en cheminant, ma main pressait la sienne :
" Oh ! me dit-elle, vous tremblez ! "

1871.

RENCONTRE

—

Ah ! c'était vraiment une âme en détresse !

MADAME LÉONIE D'AUNET.

C'était un soir de juin. L'ombre sur la cité
Déroulait les replis de son immense écharpe,
Le firmament avait toute sa majesté,
Et la brise tout bas chantait comme une harpe.

Et les petits oiseaux, ivres de liberté,
Eparpillaient dans l'air leurs notes inspirées,
Et sur ses rocs moussus le grand fleuve indompté
Brisait sans bruit les flots de ses ondes dorées.

Et les derniers lambeaux de l'angelus du soir
Semblaient flotter encore égrenés dans l'espace ;
Et moi j'allais rêveur, mêlé, sans le savoir,
Aux bruyants tourbillons de la foule qui passe.

J'errais depuis longtemps, l'œil vers le ciel levé....
Tout à coup, au tournant d'une étroite ruelle,
J'apperçus étendue ivre sur le pavé
Une femme en haillons mais qui me parut belle.

Je m'approchai..... Des pleurs baignaient son œil en feu.
Elle parlait : sa voix était entrecoupée.
Parfois elle levait son poing vers le ciel bleu,
Alors un nom tombait de sa lèvre crispée.

C'était encore un coup de la fatalité
Devant qui si souvent le front de l'homme ploie :
Autrefois elle aimait......mais l'infidélité
De son amant l'avait faite fille de joie.

Devant ce noir tableau qui me faisait souffrir,
Qui rouvrait dans mon cœur des blessures nombreuses,
Etouffant un sanglot, je me hâtai de fuir,
Mais j'eus, toute la nuit, des visions affreuses.

1875.

RESTE TOUJOURS PETIT !

—

A PIERRE-ALBERT.

POUR L'ALBUM DE MADAME J. E. P.

Quand on pense qu'un jour ce front pur, cette bouche
Si fraîche encor, qu'à peine un sourire la touche
Changeront de couleur ;
Que le temps sans pitié, sur ces traits que l'on aime,
Viendra poser sa main, on ressent en soi-même
Une amère douleur.

MADAME MENESSIER-NODIER.

Quand ton petit pied d'albâtre
Joue en se moquant du mien ;
Lorsque ta gaîté folâtre
Eclate dans ton maintien ;

LE FORGERON DU VILLAGE

—

Traduit de Longfellow.

Le vieux forgeron a l'esprit vif et sagace,
Sa main osseuse est lourde, et ses bras sont d'acier,
Il gagne autant qu'il peut, regarde l'homme en face,
Car il n'a pas un créancier.

Ses longs cheveux crépus tombent jusqu'à sa taille,
Son visage est couleur de tan.
Du matin jusqu'au soir sa main frappe, tenaille,
Presse le soufflet haletant.

Les enfants enjoués, revenant de l'école,
S'arrêtent bien souvent devant son atelier,
Car à tous le vieillard adresse la parole,
Avec tous il est familier.

Quand le dimanche vient, à l'église rustique
Il va recueilli, front courbé ;
Là son oreille entend la voix tout angélique
De sa jeune fille au jubé.

La voix de son enfant lui rappelle sa mère
Au tombeau descendue et chantant dans les cieux ;
Alors sa rude main se porte à sa paupière,
Essuie un pleur silencieux.

Tour à tour taciturne et joyeux, sans relâche
Il travaille pour l'avenir.
Chaque matin le voit commencer une tâche,
Chaque soir la lui voit finir.

Honneur au forgeron qui, sans fiel, sans envie,
Donne à chaque ouvrier de si sages leçons !....
Ainsi chacun doit, à la forge de la vie,
Règler toutes ses actions.

1876.

FIN.

TABLE

—

FIN.

ERRATA.

Page 13, 4ème vers, au lieu de:

Se querallaient jetant leurs petits cris aigus,

Lisez :

Se querellaient jetant leurs petits cris aigus.

Page 40, 8ème vers, au lieu de :

C'est qu'il entrevoyait déjà le Protestantisme,
Les funestes effets produits par l'athésisme.

Lisez :

C'est qu'il entrevoyait déjà chaque sophisme,
Les funestes effets produits par l'athéisme.

Page 41, 2ème strophe, 2ème vers, au lieu de :

La terre alors sentit des frissons inconnus,

Lisez :

La terre ressentit des frissons inconnus.

Page 56, 14ème vers, au lieu de:

Lui qui de nous abattre était certain d'avance,

Lisez :

Lui qui de nous abattre était sûr à l'avance.

Page 57, 2ème vers, au lieu de :

Est bien moins prompt que l'est l'infanterie anglaise,

Lisez :

Est moins prompt que ne l'est l'infanterie anglaise.

Page 73, 1ère strophe, 2ème vers, au lieu de :

Sur son épaule avait rejeté son manteau,

Lisez :

Sur son épaule avait déployé son manteau.

Page 87, 2ème strophe, 1er vers, au lieu de :

Elle dit. Saisissant sa seconde victime,

Lisez :

Il dit...... et, saisissant sa seconde victime.